

ROSE, POUR NOUS FAIRE PASSER LE TEMPS

Conte de Noël

*Je chante pour passer le temps
Petit qu'il me reste de vivre
Comme on dessine sur le givre
Comme on se fait le cœur content
À lancer cailloux sur l'étang*

Aragon

Il y a des villes traversées par un fleuve, grave et lent, avec des péniches paresseuses, des ponts haubanés d'acier que croisent des mouettes ; dans leurs cris, l'idée même de la mer.

Il y a des villes qui s'adossent à un flanc solide, l'épousent dans une conscience sociale acérée par la déclivité. Sur les hauteurs, des avenues larges aux villas bien assises, des ruelles sordides en contrebas.

Des villes côtières, avec des allées en bord de mer où, à la promenade du soir, on s'observe en famille et on lèche des glaces, derrière des fous rires ou des éventails. Des villes de montagne, étranglées dans une vallée étroite, le soleil ne s'y aventure jamais ; en levant la tête, on espère les sommets, le bleu des glaciers, la neige. Des villes saintes, tout encombrées d'églises, d'encens, de calvaires et de processions ; la guérison est affaire de prières, le miracle, quotidien.

Il y a des villes d'eaux, languissantes de fontaines, de sources thermales, de casinos aux décors orientaux ; on y arrive en automne, fatigué, pour recouvrer la santé ou perdre la fortune. Puis des villes de patrimoine, l'histoire s'y lit à chaque pas, la mémoire à chaque regard. Statues et ors, musées à ciel ouvert, chefs-d'œuvre pour syndrome de Stendhal.

À Bruxelles, rien de tout ça. La mer s'est retirée il y a longtemps, la rivière étroite est enterrée parce qu'elle pue, le maigre talus brabançon se dissimule sous les pavés ou l'asphalte. Les collines des faubourgs ont disparu, aplanies il y a plus d'un siècle pour qu'un roi puisse aller à la chasse.

Après avoir démoli ses richesses par appât du gain, ruiné son paysage par distraction, grossi sans avoir été enceinte, perdu ses

eaux sans accoucher de rien, elle n'a plus eu le choix. Teigneuse, chétive et volontaire, elle s'est fabriqué une nouvelle géographie à coups de tracés urbains douloureux, se forgeant un destin à la minute, en direct. Comme l'adolescent qui, un soir d'inquiétude, rallonge sur sa paume d'un coup sec de cutter sa ligne de vie, de chance ou d'amour.

C'est ça la jonction Nord-Midi : un paysage artificiel bricolé au forceps, imaginé sur papier mais pratiqué au bulldozer sur les décombres de quartiers populaires, forcément insalubres. Une grammaire de modernité avec un vocabulaire de guerre : saignées, tunnels, drainages, viaducs, tranchées.

ILS

Voilà, c'est la fin de la foire, mais ne sois pas triste, ce n'est pas terminé pour autant. C'est comme Noël, c'est l'épilogue de l'année et pourtant c'est reparti pour un tour, la roue des saisons. C'est beau, Noël, toutes ces guirlandes, ces décorations, les lumières, et la neige qui s'égrène sur le boulevard.

Alors regarde ! On est en août, c'est le dernier jour de la foire du Midi et ça tourbillonne. Il fait chaud, trop chaud, l'orage n'en finit pas de s'annoncer. Tout colle : les mains, le cou ; le sucre impalpable des croustillons se mêle au sel de la sueur en un aigre-doux sentimental, ça tourne un peu, les lampions de la grande roue qui lentement s'élèvent et passent au-dessus du pont, plus haut que les trains, plus haut que les pigeons. Toute cette joie qui vous submerge, d'autant qu'elle est aussi légère que le sucre, qu'elle est inattendue, qu'elle ne durera pas. Qu'elle est factice peut-être, c'est comme Noël, Noël en nous, Noël en août. La musique de la foire, toujours trop forte, comme pour faire durer la fête, soutenir le plaisir, et cette absurde chanson : « La roue tourne / La roue tourne / La roue tournera pour toi. » Rengaine à deux sous, en

dessous de tout.

Le tonnerre au loin, il arrive, il est là, une délivrance. Approche-toi et écoute : c'est un conte de Noël, lourd et chaud, qui commence avec l'éclair et finit avec la pluie.

JE

« Faut prendre sa chance du bon côté, ooh ooh ! » Cette chanteuse, elle se croit vraiment une star américaine. J'entends : « Fô prentt sachanss du boong kôtè. » Quelle vulgarité, insupportable. « Sézirr sas chanss, séziiirrr sas chanss ! » C'est pourtant l'heure de la météo, mais ce service public est rongé par la musique grossière et la publicité. Excédé, je coupe, puis rallume, trop vite, il me faut encore supporter le finale : « La raouououng teurn / La raouououng teurn / La roue tournera / Elle tournera pour toi... oohoo ngg ! » Le présentateur, comme s'il cautionnait : « C'était le jingle de La Roue chanté par Jessica qui hier soir vient d'accéder à la demi-finale et maintenant, la météo : de la chaleur, encore de la chaleur. Quelques risques d'orage, de tempête, tourbillons de vent, routes glissantes, prudence sur la route... » Je le sens bien qu'il fait chaud ! Pour me convaincre de la réalité de la canicule, des trente-cinq degrés dans mon petit bureau, j'ouvre la fenêtre qui donne sur la cour, à l'arrière du magasin. Des relents de cuisine à l'ail, il y aura bientôt plus de restaurants que d'antiquaires au Sablon. D'accord, il fait chaud, mais c'est la nervosité qui m'inonde de sueur, ces auréoles grises sous les bras, ces plis du ventre moites sous la chemise de nylon. Pourtant, je n'ai aucune raison d'avoir peur. L'adresse, la valise, les billets. Tout, absolument tout est sous contrôle.

J'ai tout calculé, depuis longtemps. Mille francs. Mille francs belges. À l'époque, c'était une petite fortune.

Aujourd'hui on dit : vingt-cinq euros. Que peut-on faire avec une somme pareille ? Dans notre magasin, on ne trouve rien à ce prix-là, ce serait perdre notre réputation et jouer les brocanteurs. On est au Sablon, pas sur la place du Jeu de Balle, tout de même. Chez nous, la moindre antiquité démarre à huit cents euros et encore, pour une petite pièce : une nature morte aux fruits début de siècle, non signée, ou une paire de chenets au sanglier et au cerf du XIXe en bronze doré.

Vingt-cinq euros, quelques pralines à nonante pour cent chez les snobs de Marcolini – le chocolat me donne de l'acidité – ou de quoi déjeuner chez Wittamer. Je ne suis pas très sucré, mais j'y vais parfois à midi. Je m'installe au premier, les serveuses me connaissent, si je ne dis rien on me sert un verre de Chardonnay, six euros septante-cinq, et si je me contente de remercier lorsqu'on m'apporte le vin, des tomates crevettes, dix-neuf euros, qui ont le goût de l'enfance et de la mer. J'arrive tôt, avant les Japonais timides et les habitués bavards. De la fenêtre, je contemple les platanes, le bus qui descend lentement, le toit des voitures prétentieuses, le pavé noir des rues. Vingt-cinq euros. Une demi-heure de nostalgie que le vin blanc égaie.

Je me suis approché du taxi qui stationne en bas de la place. Dans la torpeur, le type sommeillait sur le volant, comme au Caire, papa m'y avait envoyé pour affaires il y a longtemps. Je lui ai fait signe de baisser la vitre : « Bonjour Monsieur, pour vingt-cinq euros je vais où ? » Le chauffeur n'avait pas l'air étonné, c'était un blasé, et un bavard : « La prise en charge d'abord, deux euros quarante cher Monsieur, c'est ce qui vous coûte le plus, ensuite c'est un euro quatre-vingts au kilomètre, tarif un, et, en dehors de la Région, tarif deux, deux euros septante. La nuit c'est plus cher, mais ça vous dirait de travailler la nuit, Monsieur ? Moi pas, j'ai de la famille, alors à quoi ça sert si je la vois pas ? Vous en avez, vous ? »

D'accord, je vous crois, non, je n'ai pas de famille, tout ça ne nous

mènera pas très loin. Quelques kilomètres, un boulevard, des rangées de maisons irrégulières, à peine de quoi sortir de la ville, un centre commercial hideux, une pompe à essence, un morceau de banlieue qui s'effrite sans conviction jusqu'à la ville suivante, Louvain ou Ninove. Quand je suis revenu d'Égypte, notre père était mort, et mon frère avait pris sa place.

Mais à l'époque, mille francs...

Si j'ai tout calculé c'est que, un, j'ai de la mémoire et, deux, je ne suis pas fâché avec les chiffres. Monsieur Roger, notre premier instituteur – j'ai longtemps cru que c'était son prénom avant de me rendre compte qu'on ne parlait pas comme ça au maître – monsieur Roger l'avait remarqué : « Tu es déjà à cinquante-six (sept fois huit) alors que nous ne sommes qu'à douze (trois fois quatre). » Heureusement, il n'avait pas ajouté : « et ton frère à six » parce que là, c'était tout de suite une paire de baffes à la récré, ou mon bonnet dans l'urinoir : « Je pisse sur ton calcul et ton monsieur Roger ! » Oui, c'était comme ça, œil pour œil, dent pour dent, même si mon œil tournait un peu de travers, de sorte qu'on le couvrait d'un sparadrap.

Donc vingt-cinq euros, mille francs à l'époque, je vous parle de la fin des années '60, les cigarettes étaient à seize francs cinquante, aujourd'hui cinq euros, le ticket de tram à six francs ; je ne prends plus le tram depuis longtemps, mais c'est sûrement deux ou trois euros. Mille francs, un beau billet à l'effigie de Mercator, ça fait au moins cinq cents euros aujourd'hui. Et si on les avait mis sur un livret, pendant cinquante ans, à l'époque, l'épargne, c'était quelque chose ! Pas des clopinettes comme aujourd'hui. Six cents mois, avec les intérêts de l'époque, on peut quadrupler la somme.

Mais il n'y a pas que ça. Là on quitte le champ des mathématiques pour entrer dans celui de la psychologie ; il y est question de conscience, de honte, de remords, de compassion. Et aussi de...

C'est quoi encore ce thème qui revient dans tous les films américains, ceux qu'on allait voir l'hiver avec mon frère à la séance de midi, parce qu'elle coûtait moins cher ? Et parfois rien, vu qu'on entrerait en douce par la porte de sortie, la salle était vide et on s'asseyait devant, glacés mais les yeux bien ouverts. Ah oui, la rédemption. Je regarde la valise ouverte, ses coupures en tas, puis mon reflet terne dans la vitre d'un cadre qui traîne sur mon bureau, et je dis à mi-voix : « C'est ta rédemption, mon vieux. »

Je refais mentalement les comptes, ceux répétés toutes les nuits, depuis trop longtemps, depuis que je me suis décidé. Inflation = 40, épargne = 4, honte = 10 (et je suis trop gentil avec moi-même), soit $25 \times 40 \times 4 \times 10 = 40.000$, un million six cent mille francs belges, quarante mille euros, huit cents beaux billets de cinquante euros, les coupures plus grosses, c'est moins pratique.

De l'argent : pas très élégant, mais c'est ce qui fait tourner le monde. Plus jeune, aurais-je tenté d'obtenir cette rédemption par une action héroïque, quelque chose de flamboyant comme dans les films ? Mais non, ce n'était pas mon genre, et encore moins aujourd'hui, moi, un honnête commerçant qui approche de la soixantaine... J'ai préféré du concret. La mallette est ouverte devant moi et les billets, en huit tas, bien rangés.

Hier, j'ai été me promener près de la gare de la Chapelle, c'est là qu'il habite ; pour faire du repérage comme on dit, puis, allez savoir pourquoi, je suis monté sur le quai, un voyageur ordinaire, moi qui ne prends jamais le train. Les convois se sont succédé, longs et lents, et leurs vitres fumées anonymes me renvoyaient mon image. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas vu tout entier : le cheveu rare et fin, des plis innombrables au visage, le buste penché, les épaules en avant, les pieds vers l'intérieur, comme celui qui doit prendre une décision et ne la prend jamais.

Il s'appelait Valdes. C'était un Espagnol qui habitait dans une des

ruelles qui croisent la rue Haute, quelque part dans les Marolles, avec ses parents, des immigrés qui, comme tous leurs compatriotes, s'étaient établis dès les années '50 dans ce quartier tout proche de la gare du Midi. Comme si, en descendant du wagon, avec leurs valises mal fermées, leurs visages hâves et leurs femmes tout en noir, ils étaient passés directement du compartiment bondé aux deux pièces de la cuisine-cave d'une maison autrefois bourgeoise, pour pouvoir reprendre le train au plus vite, au cas où la misère disparaîtrait des Asturies, ce qui n'est jamais arrivé, ou si le Caudillo était englouti par le diable, ce qui a fini par se produire. Mais tellement, tellement plus tard, des enfants étaient nés entre-temps, en nombre, avaient fait passer le français avant l'espagnol, la couque au chocolat avant le churros, la paella après les frites.

Dans la classe de Monsieur Verbiest, qui avait succédé à monsieur Roger, Valdes arriva au mois de septembre. Il était souriant, sympathique, plus grand que nous tous, plus gras aussi, avec des lunettes bon marché qu'il cassait souvent et, déjà à dix ans, une ombre de duvet sur la lèvre supérieure. Toutes caractéristiques qui lui avaient valu, dès la première année, le très envié prix de camaraderie, à défaut de celui de calcul, qui me revenait, et de celui de ponctualité, sans surprise remporté par un type efflanqué que son père, peintre en bâtiment, déposait devant l'école, été comme hiver, quatre-vingts minutes avant le début des cours.

TU

Les jours où ça ne va pas, tu as un jeu. Simple, léger pour les jambes, pas comme ceux de la cour de récréation, pleins de courses pour ne pas se faire rattraper, qui te laissent tout essoufflée, la sueur qui te colle aux cheveux puis descend dans ton dos en une ligne foncée, si seulement tu ne les avais pas si denses, si crépus, si chauds et ces kilos en trop. Ta meilleure copine, Kimberley, a une taille de guêpe, la chevelure fine presque blanche, les yeux délavés, la voix

aiguë. Elle court comme une gazelle et ne transpire jamais.

Pas du genre idiot non plus, comme les questionnaires de la revue télé que ta mère achète quand c'est la bonne semaine, et dont le titre alléchant sur la couverture, « Perdez du poids en vous faisant plaisir », te paraît le comble de la stupidité. C'est vrai qu'on dit : « Telle mère telle fille » ? Tu espères bien que non quand tu la vois en peignoir, échouée sur le divan comme une baleine. « Êtes-vous une femme-fleur ou une femme-fruit ? » Enfin tant qu'elle a sa revue elle te fout la paix et tu circules dans l'appartement comme sur des patins pour ne pas te faire remarquer. « Toi, Kimberley, t'es une femme-fleur ou une femme-fruit ? » La rue est brûlante, un peu d'ombre sous l'auvent du bus, vous sucez des Mister Freeze. Elle te répond : « Moi je suis une rose, et toi... une pastèque ! » Et elle s'encourt en riant. Ce n'est pas ta copine, tu voudrais tant, mais... « Comment tu peux coller à cette pétasse ? » a demandé ton petit frère. Alors tu l'as giflé tout en pensant : il a raison.

Pas trop intellectuel, comme les jeux d'Aïcha, c'est la première de la classe et elle habite dans le même immeuble, c'est pas de chance j'te jure. C'est elle qui les fait, les mots fléchés de la revue. « Prends exemple sur elle », disait ton père, avant qu'il ne disparaisse pour de bon. « Il est rentré au pays avec une autre femme », a geint ta mère avec une grimace, mais qu'est-ce qu'elle en sait ?

Donc un jeu simple, qui n'a d'autre vertu que celle de ses semblables, faire passer le temps. Quand le mercredi après-midi s'étire, mais le jeudi sera tout comme, on est en été, et les dimanches sont pareils de toute façon. Kimberley t'a lâchée, une fois de plus, partie avec deux filles plus vieilles, qui roucoulent comme des pigeons et se maquillent comme des perroquets. Elles ont sans doute dit à leurs parents qu'elles allaient à la foire, mais en fait elles vont à la gare du Midi attendre Jessica, la star de La Roue, qui arrive de Paris.

Quand ton frère n'en peut plus de t'énerver, avec ses airs de délinquant de clip de rap, sa casquette à l'envers et les doigts plantés vers le sol, yo yo man, pour qui il se prend, ce bébé qui hier encore pleurait son papa. Quand tout ça fait un peu trop, tu sors de ta chambre, tu dis à ta mère que tu vas faire un tour. Elle dira rien, c'est l'heure de sa télé-réalité, elle regarde La Roue elle aussi, elle veut qu'on lui fiche la paix, c'est le seul moment où elle éteint son portable, tu entends l'indicatif de cette émission dont toutes tes copines sont dingues. « Elle tournera pour toi. » Pas de risque qu'elle t'envoie un de ces sms bourrés de fautes d'orthographe qui te font tellement honte. Pourtant elle suit un cours d'alphabétisation, et ça depuis que papa a disparu. Lui, il n'aurait jamais permis.

IL

Tout commença un samedi matin. Le téléphone, comme une menace, alors qu'il allait partir pour les courses. Il était prêt, les clés dans le cendrier, le parapluie posé de biais contre la porte, juste à côté le caddie à carreau mauve et marron, quatre feuillets du VLAN pliés au fond, au cas où les anchois au vinaigre seraient mal emballés, c'était arrivé et une auréole orange foncé l'attestait encore, avec une légère odeur de rance. Pourquoi aller au supermarché le samedi ? Il y a d'autres jours avec moins de monde. Sinon on peut faire ses courses chez le Turc du boulevard Stalingrad, ils ont aussi des anchois et leur pain est meilleur qu'à l'Aldi. Un reste de la vie d'avant, comme ce téléphone qu'il n'utilisait jamais. Les deux pigeons qui campaient sur le seuil de la fenêtre s'étaient envolés, deux petits points gris au-delà des caténaires. Effrayés par la sonnerie, ils devaient entendre aussi bien les bruits de l'intérieur que lui ceux du dehors, les trains qui longeaient sa chambre, le grincement affreux des roues, le tchac-atcac, tchac-atcac sur les rails, nuit et jour, plus de mille convois, un peu moins ce matin.

– Allô, bonjour Monsieur, Vanessa de chez Belgacom... »

Dans la même seconde : je n'ai pas payé ma facture, et : elle ne s'appelle pas Vanessa.

– Nous avons un tarif promotionnel « Happy time YS » gratuit de fixe à fixe le samedi et le week-end, de fixe à portable quinze minutes le jeudi entre seize et seize heures quinze les autres tarifs quasi inchangés, mais nous avons aussi quelque chose de très captivant pour votre mobile, vous pouvez consulter les détails sur notre site...

Tout ça sans reprendre son souffle. Il avait pensé : je n'ai ni portable, ni ordinateur, mais la voix de Vanessa n'était pas désagréable, au final il avait accepté, pourquoi dire non à ce qui ne coûte rien, disait sa mère et entre les lettres à Rose et les emplettes, les soirées étaient longues, les matins vides et les après-midi tantôt comme la suite des matins, tantôt un avant-goût des soirées.

Gratuit donc. Mais qui appeler ? Après trois jours de recherches, il avait dégotté un vieux calepin rouge, au nom d'une société d'assurances, Le Paravent, mais qui ne contenait que des noms inconnus. Pourtant l'écriture était la sienne, des amis oubliés ou des métiers utiles : plombier, serrurier, du temps où il faisait encore réparer les choses, certains numéros encore à six chiffres. Il avait fini par appeler une tante, coiffeuse à Manage, elle semblait étonnée, sa voix était plus rauque, son accent plus borain que dans son souvenir, il n'avait pu placer un mot, trois quarts d'heure de plaintes déversées en litanie monocorde ; sur sa pension, le climat, le gouvernement, ces crapules de libéraux qui avaient remplacé ces pourris de socialistes, les seuls silences quand elle tirait sur sa cigarette. Il n'avait pas osé raccrocher, mal assis sur un tabouret de cuisine, son dos lui faisait mal, il avait terminé debout, un peu penché, le fil était trop court. Ensuite une semaine sans appeler personne, il se sentait vacciné, mais chaque fois qu'il rentrait chez lui il avait l'impression que le téléphone lui faisait des reproches : « Gratuit et tu n'en profites pas ? » Alors qui ?

Dans la boîte aux lettres de l'immeuble, il trouva, sur un feuillet bleu mal imprimé, l'annonce : « Je vide les greniers, décès-successions-déménagements, devis gratuit, prix assuré. »

- Bonjour Monsieur, je téléphone pour l'annonce.
- Quelle annonce ?
- Ben, « Je vide les greniers ».
- Vous videz les greniers ?
- Moi non, mais vous, oui, si j'ai bien compris.
- Vous avez un grenier à vider ?
- Pas tout à fait, je n'habite pas un grenier.
- Où alors ?
- Dans une chambre, grande, au milieu d'une maison.
- Ah, et vous la videz ?
- Non ! Disons que je songe à déménager, mais vous faites bien un devis gratuit ?
- Pour le déménagement non, mais pour le reste... Vous avez beaucoup de choses dans votre chambre ?
- Pour ça oui !

Il évaluait les piles de journaux, concentrées près de la porte à cause du caddie et des anchois, la vaisselle en ordre dispersé, les objets hétéroclites accumulés autour de son lit, réveille-matin chinois inusable et bruyant, magnétophone à cassettes Philips des années '70, lampe de bureau à douille baïonnette sans ampoule, cintres à vêtements Teinturerie Godvriend en bois, caisses de mandarines Mano Del Oro superposées par dix dont les rangées inférieures, pleines de paperasses aux souvenirs amers, n'avaient pas été visitées depuis son installation et, pensant tout à coup à ce que pouvait contenir la maison entière – le dernier locataire, mis à part lui, avait disparu avant l'hiver, des baskets et un ours en peluche sur le palier, toutes ses affaires visibles par la porte entrouverte – il ajouta :

- En fait il y a plein d'affaires, partout...

- Et ça a de la valeur ? demanda l'homme. Il se méfiait, c'était sûr.
- C'est à vous de me le dire ! Et gratuitement, faillit-il préciser.

Bon, le type avait fini par raccrocher, de plus sans dire au revoir. Comme toujours cette grossièreté insupportable avait déclenché la sienne : « Tu crois que j'habite à Uccle, et que j'ai plein de Picasso dans la commode ? Connard ! » avait-il explosé sitôt le cornet reposé. Il en garda, jusque tard dans la soirée, des picotements aux doigts qui n'étaient pas désagréables. Il ne se fâchait que rarement, mais toujours avec plaisir.

Les vide-greniers l'occupèrent un moment. Certains même arrivaient jusqu'à son immeuble et ceux qui n'étaient pas rebutés par l'adresse médiocre – rue Basse, dernière maison avant le train, à côté du pont –, la façade lépreuse, le parlophone grasseyé et les huit sonnettes, puis par le hall envahi par le courrier non relevé depuis des mois par ses anciens voisins partis survivre ailleurs (de toute façon, de la poste, les derniers habitants n'attendaient que de mauvaises nouvelles), les paliers tout encombrés de ce qu'ils n'avaient pas emporté dans ce qui ressemblait à une fuite, jouets d'enfants en plastique, grande taille mais petite qualité, chaussures de sport usées, vêtements roulés en boule et parfois moisis, le trouvaient sur le seuil de sa chambre, il s'était donné un coup de peigne à défaut d'avoir eu le courage de faire un semblant d'ordre. À tous, sur ce court laps de temps, il proposait un Nescafé, racontait son infortune, la désertion progressive de ses voisins, la recherche d'un logement social, le roman épistolaire de ses courriers au Foyer Bruxellois. Ils repartaient après cinq minutes, effrayés par le capharnaüm, les trois chaises disparates, le tapis élimé qui venait de Manage et, trente ans après, sentait encore la permanente, en se jurant que c'était la dernière fois.

« Monsieur, je sollicite de votre bienveillance l'octroi d'un (petit) logement. Je crois en effet remplir pleinement les conditions... » C'était sa première lettre, il n'était encore qu'un débutant, un naïf,

la réponse n'avait pas traîné : « Monsieur, nous accusons réception de votre courrier du... Pour l'obtention d'un logement, il vous faut suivre la procédure », etc. S'en était suivie une correspondance passionnée durant plusieurs semaines avec l'attachée au service Attribution, Mme Rose Merlot.

ON

On n'est pas des pigeons, nous, on se fait pas avoir. On est solidaires. On circule toujours groupés, c'est normal, c'est mieux, c'est plus sûr.

Y en a qui disent qu'on n'est pas propres, qu'on mange mal et qu'à force de vilaines manières la vermine est en nous. C'est injuste, on mange bien, équilibré ; pas toujours à heure fixe, c'est vrai. Souvent on grignote, on chipote, on picore. Pas comme ces ouvriers du bâtiment qui, sur leurs échafaudages, s'arrêtent pile à neuf heures, déballent leurs tartines comme des automates. Ils ne descendent jamais, pas plus que le grutier, ils seraient en bas qu'il leur faudrait tout de suite remonter, ça vaut pas la peine. Alors ils savourent la vue sur la ville et prennent des airs extasiés comme s'ils mangeaient au Comme chez soi un filet de sole, mousseline au riesling, crevettes grises.

Enfin, c'est pas sûr. Au Comme chez soi, on est allés voir. On était dans le quartier de la place Rouppe, juste derrière la gare de la Chapelle, on n'a pas la chance de s'offrir un trois étoiles tous les jours. On n'est pas entrés, dehors il faisait pas froid. On était quatre, Kentucky, L. de ***, Pastilla et moi, à reluquer comme des miséreux qu'on n'est pas, le nez à la fenêtre, appuyés au seuil de fenêtre en pierre bleue. Là, je m'exprime mal, pour que les gens comprennent, je pourrais spécifier : en bouchardé, en sbattu, en sclypé, en poli... On est des spécialistes en pierre de taille, en stéréotomie. Mais j'y reviendrai. On était là avec les copains, à mater

tranquille. Quelle déception ! Des portions minuscules, même pas de frites et on est à Bruxelles ! On adore les frites, même si on les mange froides plus souvent qu'à notre tour. Alors là, serviettes et nappes empesées, couverts en argent, verres en cristal du Val Saint Lambert, une grande assiette en porcelaine toute blanche mais pas grand-chose dedans, plus d'assiette que de nourriture, des rations pour bébé. C'est sans doute pour ça que les gens tiraient la gueule.

Nous, on s'arrête jamais de bouffer. Soit on mange, soit on cherche à manger. Y en a qui disent qu'on est bêtes, mesquins, bornés, qu'avec cette quête alimentaire, notre cerveau, déjà pas bien grand, s'est rétréci, atrophié. Rien de plus faux, cette recherche nous ouvre au monde, comme des artistes. On nous dit aussi prisonniers de la ville, enfermés. Parce que nous y vivons à temps plein, n'en sortant que très peu, alors que nous pourrions vivre à la campagne. À tous ceux qui nous accusent, à tous ces Torquemada d'opérette nous répliquons : « Regardez-vous, nous sommes frères ! Vous aussi pourriez vivre dans la cambrousse, vous avez, comme nous, les moyens de vous déplacer, vous connaissez la nature et ses qualités. Mais vous avez choisi la ville car elle est l'opulence, même si elle n'est pas pour vous, et la vie sociale, même si elle n'est que promiscuité. »

C'est ça la liberté, c'est aussi celle de la parole, elle a un prix qui vous évite la trace du licou. Elle coûte, on en abuse ; un jour ici, un autre là. On est aussi mobiles que vous, mais sans moteur, bien plus silencieux. Mobilité, flexibilité, nous n'avons pas attendu que ces notions soient à la mode pour en user, on peut même dire que nous les avons inventées. Et la vie, toute la vie, toute la ville se déroule sous nos yeux, car nous sommes innombrables, nous sommes partout, et de là-haut, nous voyons tout.

VOUS !

Mandataire public ! Vous pensiez être à la tête de la cité. Vous aviez été élu et, légitimé par l'indiscutable démocratie, vous vous apprêtiez à mener l'attelage, en expert : une main tient les rênes, l'autre le fouet. Vous étiez là pour cinq ans, renouvelables, pas de doute. Le peuple n'aime pas le changement : il nuit à ses affaires et lui rappelle la fuite du temps. Votre titre : Ministre Régional, Bourgmestre, Échevin de l'Urbanisme, peu importe. Vous aviez un chef de cabinet dynamique, une assistante charmante, une administration efficace. Lors de la campagne électorale, vous aviez décrit la ville en termes sinistres, ses chancres immémoriaux provoqués par la jonction Nord-Midi, ses embouteillages rituels au carrefour Léonard, ses mendiants prolifiques, honteux ou éhontés, son déficit chronique de logements sociaux, ses pigeons dévastateurs. Vous alliez changer tout ça, non mais ! D'autres villes y sont arrivées, voyez Lyon, Rotterdam, Barcelone, Copenhague ! Il n'y a qu'à agir. Vous auriez été l'Anspach de l'après-guerre, le Haussmann du plat pays. Une place porterait votre nom, à défaut un boulevard.

Un quotidien régional vous avait consacré un quart de page : « Le nouveau seigneur de la Senne ». Vous y étiez magnifique, avec votre jolie femme, vos enfants polis, votre golden retriever. Bien sûr, pour souffler au journaliste ces quelques nuances lyriques et lui inspirer ce titre ronflant, il avait fallu l'inviter au Comme chez soi et l'ardoise avait été lourde. Rome n'a pas été conquise sans sesterces, aurait dit César.

Mais si vous aviez été plus réaliste, par exemple en écoutant votre femme, vos anciens amis, ou en prenant la température de l'opinion publique, voire en consultant le professeur Talato qui protège des dangers et voit l'avenir comme vous le passé, ils vous auraient averti que vous ne termineriez pas votre mandat, noyé dans ce scandale immobilier qui fait bruiter les rotatives et ron-

ronner Twitter. Cet obscur service que vous avez rendu pour quasi rien à plus puissant devait être le marchepied de l'étape suivante, le fédéral, le 10 rue de la Loi pourquoi pas, vous preniez déjà des cours de flamand.

Mais vous avez tout perdu. Lâché par la presse, ah les traîtres scribouilleurs, par l'opinion publique, les infatués moutons, par vos supérieurs politiques, par votre cour qui vit votre déchéance comme une preuve de sa propre anémie. Abandonné par vos amis – d'infidélités en indifférence, en aviez-vous encore ? –, par votre famille, vos enfants, ces petits blondinets devenus boutonneux, qui ne pardonnent plus à leur père ses constantes défections, pas plus que l'épouse adorée votre liaison avec cette pétasse d'assistante. Vous exécutez tout le monde sans exception, et surtout les deux hommes qui, vous l'avez décidé, ont présidé à votre perte, alors que sur cet obscur échiquier ils ne sont que des pions : le constructeur, qui n'a pas commencé le chantier à temps, et l'architecte, qui a livré les plans trop tard. Personnages pourtant de second plan de cette magouille lamentable, qui, s'ils connaissaient l'étendue de votre haine, ne dormiraient pas aussi bien.

Vous n'êtes plus rien ! La roue a tourné. Les bouchons continuent à infester l'atmosphère, les mendiants jetés en pléthore dans l'espace public offusquent le regard, les listes d'attente pour se loger s'allongent, et là-haut par milliers, lassés d'être haïs, les pigeons prennent de la hauteur.

JE

Donc on avait trouvé Valdes sympathique. Il avait la cote, ce qui n'était pas gagné pour un étranger, un espingouin, un tortilla, à peine mieux qu'un spaghetti. Tolérance zéro pour les bigleux, les juifs, les petits, les polacks, les bègues ou tous ceux affublés d'une quelconque différence, un œil pas tout à fait droit par exemple.

Gros, espagnol, myope, mais désarmant comme le sont tous les véritables gentils, ceux qui, dans la jungle des cours de récréation, n'ont pas besoin de se cacher, de ruser, de gifler ou de trahir. Il ne parlait pas beaucoup, mais avait un mot pour chacun, un sourire, on voulait tous être son copain et on l'était pour de vrai. Avec ça, toujours quelque chose à nous montrer : un grand couteau bistre au manche ouvragé et à la lame repliable, une médaille militaire au ruban taché de brun qu'on disait arrachée à un mort, la photo d'une femme nue et grasse embrassant un lapin.

L'école longeait la rue Ernest Allard, qui rejoint la place du palais de Justice là où elle forme un gigantesque belvédère toisant les populaires Marolles à ses pieds, la ville tout entière au-delà. Mais était érigée en fait en contrebas, dans la rue des Minimes, une parallèle vingt mètres en aval, telle un énorme mur de soutènement art déco adossé au talus. Bien que son unique façade soit développée sur cette basse et prolétaire rue, le bâtiment, épais, ne tirant qu'une maigre lumière naturelle de cours lugubres baptisées « de récréation », on y entrait par le haut, grâce à un édicule qui, seul élément dépassant sur la rue Allard, comme une guérite, lui assurait une adresse dans le beau côté de la ville, là où l'on rend la justice sans avoir à la subir.

De cet enjeu géographique et social, je ne compris les subtilités que plus tard. L'établissement avait tourné le dos à son orientation naturelle vers les Marolles trop plébéiennes et, par ambition, avait rallié le haut de la ville, ses magasins de luxe, son public nanti. L'accès ne s'y faisait que par la petite porte du haut. Celles du bas, pourtant bien ornementées au sein d'une façade monumentale en briques et pierres de taille avec arcades et travées multiples, ne s'entrouvraient que pour le service, comme si tout contact avec la populace marollienne eût été dégradant ; ou aux heures prévues pour relâcher, à regret, un contingent réduit d'élèves, tels les excréments d'une baleine, une classe de vingt gamins qui, traînant les pieds, se rendaient à la piscine de la place du Jeu de Balle.

Ce trajet court, qui ne s'opérait que sous la garde d'un ou deux professeurs de gymnastique – on n'avait pas encore imaginé le concept d'éducation physique – comme s'il avait fallu protéger cette élite en devenir de la faune du bas de la ville, était l'occasion pour les rares fils de pauvres de la classe d'un moment de honte : « Ils habitent là, tes parents ? Mais c'est dégueu... » ou de gloire, pour peu que ces malheureux, sans cesse moqués par les jeunes bourgeois, aient réussi à tirer avantage de la situation : « Mon grand-oncle, il tient ce café, il vit avec ma mère et je peux boire de la bière quand je veux. »

Mon frère et moi, nous ignorions tout des Marolles, bien que notre père travaillât non loin, à deux pas de là, dans le tronçon de la rue des Minimes qui n'appartient plus à ce repaire d'indigents, mais au Sablon, quartier d'antiquaires de luxe, dans la boutique dont nous avons hérité et je peux vous dire qu'à l'époque, entre Marolles et Sablon, c'était comme d'Yvry à Passy.

Je me souviens de cet après-midi d'automne, fin novembre, il faisait déjà sombre, quand Valdes entraîna notre petit groupe à l'écart – comme je l'ai expliqué les sorties ordinaires s'effectuaient par le haut, certains attendaient la voiture de leurs parents, alors que les autres traînaient avant de prendre le tram à la Porte Louise – et, avec son sourire habituel, sortit de sa poche un mouchoir à carreaux qu'il déplia, instinctivement nous nous étions disposés en un demi-cercle étanche fermé par le parapet en pierre du belvédère, pour en extraire un petit bout de papier vert qui se révéla être un billet de mille francs : le fameux Mercator, avec son air désappointé, son chapeau informe et sa collerette de dentelle. Je me souviens de notre stupeur, tous nous nous étions penchés pour mieux voir, au point que nos têtes venaient à se toucher, et aussi de la voix de Valdes, si caractéristique, comme s'il était perpétuellement enrhumé : « Je l'ai eu, c'est un billet de mille francs. » Comment était-il entré en possession de cette fortune ? Improbable don, trouvaille, larcin, je n'ai jamais, ni aucun de nous, été

capable de le dire. Mais, les mains serrées sur les bretelles de nos cartables et les yeux écarquillés, nous regardions ce billet comme s'il se fût agi d'un morceau de lune. Replié en huit, puis enveloppé dans le mouchoir douteux, il fut prestement remis dans sa poche, puis notre père arriva et nous n'en parlâmes plus jusqu'au soir.

Cette nuit-là, je sentais bien que mon frère ne dormait pas et, comme souvent en pareilles circonstances, j'étais inquiet ; cela ne présageait rien de bon.

- Tu crois que c'est un vrai ?
- Je ne sais pas, je n'y ai pas pensé, pourquoi ?
- Je me demandais, c'est tout. T'occupe !

TU

Bon, ça va, tu es sortie ? Tu ne prends pas l'ascenseur, il ne sent pas bon et tu rencontres toujours des gens que tu n'as pas envie de voir, des jeunes qui te regardent par en dessous, ils pourraient dire bonjour, mais ils n'osent rien dire, ils chiquent juste avec application pour cacher l'odeur du joint qu'ils viennent de fumer, tu sens la menthe synthétique mélangée à leur transpiration. En bas, dès que tu seras assez loin ils vont crier « ça va la grosse ! » puis disparaître derrière les poubelles.

Non l'escalier c'est mieux. On part du neuvième, le béton est rude, on croise des épluchures, des sacs en plastique et parfois des seringues mais la vue est belle sur la ville et on s'y enfonce, des derniers étages on voit encore au-dessus du train.

Ton jeu est simple, tu choisis un chiffre, entre nonante-neuf et six cent soixante-six, tu sors et dès que tu entends le claquement sourd de la porte qui s'est refermée dans ton dos tu comptes tes pas : par exemple, aujourd'hui tu as choisi trois cent trente-

trois. Tous les pas, on ne peut pas tricher, seulement allonger ou raccourcir la foulée, ou rester sur une jambe pour que le compte s'arrête. Peu importe la direction, mais pas de retour en arrière. Si tu arrives sur un mur, sur lui tu ricoches, comme une boule de billard, une pierre sur l'étang. À la fin du compte, à la fin du conte tu t'arrêtes. Où que tu sois. Tu ouvres les yeux, parce qu'en général les derniers pas, tu t'es t'efforcée de les faire dans le noir, et la première chose que tu vois, la toute première, c'est à toi, c'est pour toi.

Ça peut être un rien, un objet, un journal sur un banc, une publicité sur un mur, un graffiti sous le pont. Ou une mouche sur ton épaule, un chat qui se glisse en silence sous une voiture, un pigeon très haut dans le ciel. Ou quelqu'un, une dame très âgée pliée à angle droit qui remonte la rue en soufflant avec un cabas et des bas à varices, un de ces jeunes skateurs aux cheveux longs et bouclés qui refont cent fois la même figure, indifférents par timidité et beaux comme des dieux, le vieux monsieur avec des chaussettes roses qui achète toujours du tarama, celui de la dernière maison de la rue Basse, qui boîte un peu. Alors le jeu continue : tu dois le fixer le plus longtemps possible. Si c'est un objet c'est facile, surtout si tu peux le prendre avec toi. « Mais qu'est-ce que tu peux ramener comme horreurs ! » dit ta mère avec un air dégoûté. Mais tu t'en fiches. Plus tu arrives à le garder¹ plus tu gagnes. Quoi ? De la chance surtout, de la vie ; de l'amour peut-être, mais c'est un truc de grand, c'est pour un après, un plus tard qui se rapproche.

Quand c'est un animal ou quelqu'un, tu essaies de ne pas le quitter des yeux. Le pigeon s'est posé sur la corniche et roucoule en clignant des paupières et tu as mal au cou à force de regarder en arrière. La dame s'est arrêtée dans un café qui ne sert que de la bière, on la voit assise à la fenêtre, elle regarde son verre comme si elle y lisait l'avenir. Le skateur rate ses acrobaties avec application, dans un bruit cru et toujours identique. Le monsieur triste

¹ « au plus » n'est pas correct, la construction est bien « plus ... plus... » - la question est plutôt « plus quoi » ?
On attend un adverbe « Plus longtemps tu arrives à le garder, plus tu gagnes » ?

s'est arrêté à l'angle de la rue des Tanneurs et de la rue de la Querelle et a l'air de réfléchir, mais ne pense peut-être à rien.

Donc trois cent trente-trois et, en comptant, tu ne peux pas t'empêcher d'espérer que les grandes seront aussi méchantes avec Kimberley qu'elle est cruelle avec toi.

IL

L'exercice des vide-greniers avait fini par le lasser. Une autre manière d'être ailleurs ; le prisonnier qui, bien que convaincu de se la voir refuser, demande jour après jour sa liberté conditionnelle. Mais le téléphone, c'est comme l'absinthe, on finit par s'y habituer, comme disait son oncle, le mari de la coiffeuse, qui n'avait ni le sourire ni la moustache de Jean Rochefort, juste une brosse grisonnante, deux boucles d'oreille et des tatouages aux poignets, et savait, entre de rares aphorismes, se taire avec élégance.

Dans la famille des petites affiches et des annonces de devis gratuits, il se tourna alors vers les artisans de la construction. Bien que locataire, il se prit au jeu de la propriété, interrogeait des spécialistes en châssis : « Changez vos fenêtres vermoulues pour de nouvelles en PVC durable », des installateurs de panneaux photovoltaïques aux promesses alléchantes : « Faites tourner votre compteur à l'envers ! Revendez de l'électricité à Electrabel ! », de systèmes d'alarme : « Une fois pour toutes, dites non aux voleurs. » Tous ces devis sans lendemain – il n'avait pas le moindre sou pour ça – soulignaient les faiblesses de son logis, ses pauvres châssis dont les montants branlants, jadis renforcés aux angles par des équerres métalliques, elles-mêmes minées par la corrosion, laissaient passer le bruit trop proche du train, le froid de l'hiver, le roucoulement des pigeons et la tristesse de la ville ; ses factures d'électricité, toujours trop élevées, malgré une consommation restreinte à quelques ampoules cacochymes et un chauffe-eau sous l'évier de la cuisine, par ailleurs son seul point d'eau. Quant

s'est arrêté à l'angle de la rue des Tanneurs et de la rue de la Querelle et a l'air de réfléchir, mais ne pense peut-être à rien.

Donc trois cent trente-trois et, en comptant, tu ne peux pas t'empêcher d'espérer que les grandes seront aussi méchantes avec Kimberley qu'elle est cruelle avec toi.

IL

L'exercice des vide-greniers avait fini par le lasser. Une autre manière d'être ailleurs ; le prisonnier qui, bien que convaincu de se la voir refuser, demande jour après jour sa liberté conditionnelle.

Mais le téléphone, c'est comme l'absinthe, on finit par s'y habituer, comme disait son oncle, le mari de la coiffeuse, qui n'avait ni le sourire ni la moustache de Jean Rochefort, juste une brosse grisonnante, deux boucles d'oreille et des tatouages aux poignets, et savait, entre de rares aphorismes, se taire avec élégance.

Dans la famille des petites affiches et des annonces de devis gratuits, il se tourna alors vers les artisans de la construction. Bien que locataire, il se prit au jeu de la propriété, interrogeait des spécialistes en châssis : « Changez vos fenêtres vermoulues pour de nouvelles en PVC durable », des installateurs de panneaux photovoltaïques aux promesses alléchantes : « Faites tourner votre compteur à l'envers ! Revendez de l'électricité à Electrabel ! », de systèmes d'alarme : « Une fois pour toutes, dites non aux voleurs. » Tous ces devis sans lendemain – il n'avait pas le moindre sou pour ça – soulignaient les faiblesses de son logis, ses pauvres châssis dont les montants branlants, jadis renforcés aux angles par des équerres métalliques, elles-mêmes minées par la corrosion, laissaient passer le bruit trop proche du train, le froid de l'hiver, le roucoulement des pigeons et la tristesse de la ville ; ses factures d'électricité, toujours trop élevées, malgré une consommation

restreinte à quelques ampoules cacochymes et un chauffe-eau sous l'évier de la cuisine, par ailleurs son seul point d'eau. Quant à sa sécurité, si on ne lui ait jamais rien volé, il avait fini par comprendre, avec les vide-greniers, que c'était parce qu'il n'y avait rien à prendre.

Un matin de bonne heure, alors qu'il devait passer à la mutuelle, opération régulière qui n'allait pas sans tracas, et que, dans l'obscurité du hall, il cherchait ses clés pour sortir de la maison, il vit le rabat de la boîte aux lettres s'ouvrir : quelqu'un dans la rue s'apprêtait à introduire du courrier. Il s'immobilisa et attendit. Trois longs doigts d'ébène maintenaient la boîte ouverte pendant que deux autres, appartenant probablement à l'autre main, glissaient un feuillet rose dans l'interstice ainsi créé. Il y eut un bruit métallique, des pas qui s'éloignaient, et tout retomba dans la pénombre.

Une intuition l'avertit que, cette fois, c'était important. Il s'empara du feuillet et décida de remonter séance tenante pour un examen attentif, la mutuelle pouvait attendre. En haut, encore essoufflé, il posa le document sur la table, revint à la porte qu'il ferma à double tour, partit à la recherche de ses lunettes. Il y avait toutes les chances qu'elles soient dans sa veste pendue au clou de la porte, mais il commença par fouiller sous le tabouret qui lui servait de table de chevet, puis sous le lit, il fallait être patient, peut-être faire durer l'instant qu'il pressentait exceptionnel, finit par les trouver dans la susdite poche, mais la lumière était faible, les caractères si petits, il dut se rapprocher de la fenêtre, lui et sa chaise, l'encre bleue se détachait mal sur le papier qui l'avait pour partie absorbée, sans compter la typographie avec des polices différentes et de tailles variées, certaines minuscules, d'autres fantaisistes, il lui fallait une loupe, ah il en avait une, une simple membrane de plastique avec la publicité de la lunetterie Buissière : « N'attendez pas d'en être là pour nous consulter. »

Alors, bien assis et équipé, il put prendre connaissance de ce qui

lui semblait essentiel.

« Professeur TALATO

don héréditaire de père en fils, 17 ans d'expérience, connu dans le monde entier don surnaturel pour résoudre tous les problèmes amour fidélité problème familiaux aide aux entreprise et vendeurs, problèmes financier travail argent protection contre les dangers impuissance sexuelles, retour immédiat et définitif de l'être aimé, même par téléphone TRAVAIL 100% Garantie résultat 7 jours TELEPHONE 0485345517 » [sic]

Pourquoi fut-il impressionné ? Après tout, il n'y avait pas grande différence avec l'habituel verbiage des vide-greniers ou des déboucheurs de tuyaux. Et sans doute tout n'était-il pas exact. Mais il y avait autre chose, rien de matériel ici, ni plastique ni isolant. On parlait d'âme, de détresse humaine, d'espoir. La promesse tranquille contenue dans le simple usage des mots « même par téléphone » et celle d'un remboursement en cas d'échec lui plurent. Il allait appeler, justement on était jeudi, le jour gratuit, comme un signe, mais pas encore dans les heures de Vanessa, il fallait attendre, il partit à la mutuelle.

ELLE

Tout s'est très mal passé, depuis le début.

Elle a dû se lever tôt, elle habite encore en banlieue, dans un truc vraiment crade, chez sa mère en plus, la honte, mais personne n'est au courant, pas même ces pots de colle de Melty qui sont toujours là à fouiller dans sa vie privée. N'empêche que, de toutes les manières, si elle arrive en demi-finale, elle recevra le loft que les producteurs lui ont promis au contrat, vingt-trois virgule huit mètres carrés minimum, c'est écrit comme j'te vois ma chère, elle ne se représente pas ce que ça fait, mais c'est sûrement un palais,

avec plein de chambres, un boudoir, un training rooftop, une terrasse solarium et un jacuzzi.

Il fait déjà chaud, le chauffeur de taxi l'a reconnue malgré ses lunettes noires, elle a dû lui donner un pourboire et lui faire un sourire pour qu'il reste discret. Elle les a retrouvés à la gare du Nord, c'est l'équipe minimum : Tom, son agent, qui lui dit quoi dire, quand elle doit se fâcher, boudier, ouvrir son décolleté, sortir le grand jeu, le mouchoir ou les larmes. Linda la maquilleuse, une chouette fille, un peu empotée, sa meilleure amie, la pauvre elle est toujours un peu larguée. Et puis un copain de Tom, qui se peigne en arrière, avec une chemise Armani, des chaussures en croco et une petite moustache d'aviateur. Il dit qu'il travaille dans la musique, qu'il a plein de contacts dans la pub et le showbiz, alors elle lui sourit, mais lui, il regarde plutôt ses seins.

Tout s'est mal passé dans le train aussi, pas de réseau c'est dingue, elle s'est sentie loin de ses fans, de Facebook, coupée du monde, du mal à respirer, avec les autres qui lui disaient c'est pas grave, ça va revenir, mais elle sentait la panique qui montait, un truc de ouf, tous autour d'elle, y compris le chef du train, un vieillard d'au moins quarante ans qui voulait un autographe et qui fredonnait « la roue tourne, la roue tourne... » avec un air entendu. Oh la panique, j'te jure, comme quand dans La Roue, la première semaine, Shanna lui avait dit ce que Vivian savait des cachoteries d'Anthony.

Quitter Paris la stresse. On va où ? En Belgique, pour un shooting. De l'international, ma fille, c'est le début de la gloire ! C'est où la Belgique ? Les blagues belges, c'est pas très drôle, le chocolat belge, c'est tout sec et amer. Dans La Roue, il y en avait un, de Belge, Michaël, ça doit être un nom belge. Musclé, sympa, mais une vraie langue de vipère, j'te jure, pour ça les garçons, même belges, ils ont rien à envier aux filles. Il est parti la deuxième semaine, il a craqué sur une histoire de slip, peut-être qu'elle va le voir, dans la Belgique. « T'en fais pas, a dit Tom, ils parlent la

même langue que nous... une fois », il a rajouté avec un accent, et tout le monde a rigolé, ce qu'ils sont sympa ; le team, c'est un peu sa famille, Linda et Tom, bien plus gentils que son vrai père et que les copains de sa mère, remarque c'est pas difficile. Puis le chef du train a dit dans le micro : « Mesdames et Messieurs, nous arrivons en gare de Bruxelles-Midi », mais Tom et son copain étaient partis au bar lui chercher un Coca Light et sûrement boire des bières, alors elle a demandé : « Brusselmidi c'est Bruxelles ? » La dame à côté a répondu : « Oui, bien sûr Mademoiselle » avec un drôle d'accent mais sans dire par « une fois ».

- C'est le terminus ?

- Ah non, il continue jusqu'à Bruxelles-Central, puis Bruxelles-Nord. Le train a commencé à ralentir, on avait le temps, on était encore en pleine campagne – elle avait sorti son miroir pour se faire belle, pour ses fans –, puis il a freiné après des usines. Il n'y a pas la banlieue ici, pas de barres ni rien, c'est dingue, elle n'était pas prête, tout à coup, voilà le train arrêté et des gens qui descendent.

- C'est ici ? lui a demandé Linda.

- Ah je ne sais pas, je ne sais pas à quel Bruxelles on va... Nous, quand on dit Paris-quelque-chose c'est toujours le terminus !

Mais leur voiture est loin du bar et le temps que les autres reviennent... Linda la regarde, l'air complètement perdue. Alors elle se dit : « Ma fille tu dois prendre ton destin en main », comme dans La Roue, quand elle avait appris qu'à cause de son petit flirt avec Ken – sans conséquence, d'ailleurs il puait de la bouche, elle s'est pas gênée pour le dire dans la baignoire pendant l'interview-mousse de Melty –, à cause de ce petit truc de rien, Jean-Pascal s'était enfermé avec Soraya dans la douche de la consolation. Elle avait pas pris de pincettes, elle avait cassé la planche des toilettes et s'en était servie pour défoncer la porte de la douche et récupérer illico son Pascalou des griffes de cette salope, les spectateurs avaient adoré, des milliers de like, ce qui lui avait valu d'échapper à la déchetterie et de passer en quatrième semaine.

ON

On nous dit aussi futiles, sans mémoire, légers. À cela je réponds : « Lisez Calvino ! » Comment, me rétorquez-vous, vous savez lire ? Bien sûr, nous sommes des gens de plume nous aussi, et comme dit le maître : pas de légèreté sans gravité. Nous sommes avertis du poids des pierres, de la pesanteur du temps, ce temps que nous passons autant que vous. Nous avons le sens de l'histoire dans le sens le plus large, sa traduction sous forme de patrimoine, dont nous sommes les premiers usagers. Vous qui avez détruit votre ville, rasé des quartiers, effacé la Maison du Peuple, ne nous faites pas la morale ! On vous rafraîchit la mémoire ? Lorsque, dans les années soixante, vous vous gaussiez de l'œuvre du Baron et de son style « nouille », qui appréciait la taille fine de la pierre, son grain charmant, les délicates torsions du fer, le galbe de la composition ? Nous ! Et c'est encore nous qui, jusqu'à la veille de sa démolition, manifestations en silence devant ce chef-d'œuvre promis au bulldozer.

Cela étant dit, nous adorons le délaissé, la ruine, le désert. Ce n'est pas du romantisme, ni de la nostalgie, nous sommes bien trop assoiffés de présent. Nous aimons les églises, les clochers et l'encens, mais pas les offices, ni les carillons ni le sermon. Classiques jusque dans notre tenue de clergyman, nous prisons les frontons, les bas-reliefs et les entablements.

Quand vous avez eu tout détruit, massacré, évacué, une fois la poussière retombée, la ferronnerie revendue au poids, le remords est venu ; vous avez versé une larme, puis fait du patrimoine votre sport national. Une Commission Royale des Monuments et Sites, des listes de sauvegarde, des pétitions. Désormais vous appelez à la conscience, vous classez avec frénésie. Vous ratiocinez sur l'œuvre originale et le pristin état. Mais qui, alors qu'il était oublié de tous, montait la garde sur des corniches branlantes, parmi les vitres brisées, les planchers vermoulus, les moulures effondrées ?

Toujours nous, avec nos faibles moyens, notre inclination volage, notre faim sans fin. Car on nous dit frivoles, inconstants. Et c'est vrai ! Mais nous réussissons le tour de force d'être volages et fidèles à la fois.

Pour dire vrai, on ne nous aime pas, et cette haine nous use. On voudrait nous voir disparaître, on serait la honte de la ville à ce qu'il paraît, notre nombre augmente chaque année, c'est une infection Madame, une misère. On imagine toutes sortes de lois, de dispositifs qui rappellent les siècles barbares, déportation, stérilisation. Nous sommes persécutés, agressés jusque dans nos logis, honnis par des parangons d'hygiène et de propreté.

Quand les idées noires nous pèsent, quand elles souillent jusqu'à la plus blanche des pierres, quand la lourdeur du quotidien, du climat, du regard des autres finit par nous insupporter, nous nous rassemblons. Ensemble, nous tâchons de vaincre nos angoisses, nous tentons de prendre de la hauteur.

Alors, d'un coup d'aile, nous nous envolons. Très vite nous sommes loin : d'en haut, la ville est plus belle. On dit des myopes qu'ils évitent la laideur, on est les myopes de l'azur.

Avec nos petites têtes inquiètes, nos plumes pleines de puces et nos ailes si légères, on est des pigeons.

VOUS !

Constructeur ! Vous repérez avec flair, dans chaque terrain laissé aux fusains et aux orties, l'occasion d'un édifice, d'un quartier, d'un développement immobilier aux juteux profits. Vous aviez tout en main : le sol était à vendre, le programme défini, les budgets obtenus. En route dès l'aurore, une cavalcade de bulldozers, de grues, d'excavatrices et de bétonnières, flanquée d'ouvriers joyeux, s'annonçait dans un cliquetis de chenilles et les jurons des

coffreurs. L'architecte était à votre botte, ce vieil escroc miné par le compromis comme le pauvre par la gale, le mandataire public à vos ordres, le banquier à vos pieds. La demande d'autorisation d'urbanisme avait été introduite dans les règles, les motivations administratives prémâchées dans leurs moindres considérants par un cabinet d'avocats spécialisé et une enveloppe garnie à l'intention de qui de droit.

Mais les choses ont déraillé : le permis, annoncé en septembre, n'est arrivé qu'en mai de l'année suivante. S'il avait été consulté, le professeur Talato, qui a dix-sept ans d'expérience et est connu dans le monde entier, aurait sans doute prévu les six mois de retard dans la délivrance de l'autorisation, dus pour partie à l'absence de pression politique sur une administration négligente, ah ces paresseux bureaucrates, pour partie à la distraction de l'architecte qui n'a pas anticipé la modification du Règlement Régional d'Urbanisme, ah ce crétin de suceur de crayon ! Ce retard a malheureusement renvoyé le chantier en pleine flambée chinoise des prix de l'acier, ce qui a conduit votre conseil d'administration, plus financier qu'artisan il est vrai, à faire les yeux doux à ce déchireur de péniches bulgare qui s'est enrichi sur les débris du rideau de fer. Sans oublier ce camion de chaux égaré dans une centrale à La Louvière qui a contaminé tous les bétons...

Aujourd'hui vous êtes à pied, demandeur d'emploi, comme le SDF dont naguère vous moquiez la sébile. Sans cesse vous remâchez cet enchaînement de malchances qui vous a ruiné et, escamotant vos propres responsabilités, vous reportez votre rage sur le mandataire public et l'architecte qui ont saboté vos desseins. Là-bas, tout est à l'arrêt avant d'avoir commencé, les seuls visiteurs de cette débandade, huissiers, experts et juristes, mêlent leurs amères arguties aux cris des corneilles et aux claquements d'ailes des pigeons. Le vent d'août fait vibrer les orties, et le papillon se délecte des fleurs du fusain.

JE

En classe, mon frère ne l'avait pas, « la cote ». Bien que jumeaux, nous étions très différents. La taille, d'abord, on m'a toujours appelé le petit : « Vanderdonker est là ? – Lequel ? – Le petit... », la bouche – j'avais les lèvres épaisses de mon père et lui, juste deux traits, pincés et remontant aux commissures, ce qui pouvait agacer comme un sourire narquois, ce n'était pas toujours le cas, ou supérieur, ce l'était souvent.

Depuis l'histoire du billet, il ne lâchait plus Valdes d'une semelle ; lequel n'y voyait pas malice, tout à sa disponibilité, son éternelle confiance.

Le lundi matin, nous allions à la piscine. Je me souviens des trottoirs de la rue des Minimes, puis des rues du Faucon et des Renards, des relents de poubelles mélangés à ceux des ateliers de torréfaction de la rue Haute. Le quartier des Marolles d'alors était encore celui qui faisait peur aux bourgeois, toujours prêt à la rébellion, malgré la construction du Palais de Justice qui l'avait rasé pour moitié. Ce jour-là, mon frère avait retenu Valdes au dernier rang et essayait de le persuader de quelque chose. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, il y avait trop de bruit autour de nous ; nous étions censés nous taire, mais rien de plus assourdissant que quarante gosses qui chuchotent. En tout cas, je reconnaissais par-dessus le brouhaha la tonalité particulière de mon frère lorsqu'il voulait convaincre, à la fois péremptoire et grinçante.

Odeur de chlore, cris des gamins par-dessus lesquels les ordres des moniteurs s'efforcent de passer, nous allions à l'eau avec pour seule résolution de peu nager et de faire le plein de bêtises. Du coin de l'œil, je le surveillais, il s'était enfin détourné de Valdes, qui lui-même ne nageant que très mal, s'efforçait de rester près du bord. Assez vite, je vis mon frère s'approcher d'un moniteur, montrer son ventre, faire la grimace et, avec sa bénédiction, s'éloi-

gner en direction des vestiaires. Quand nous sommes descendus pour nous rhabiller, rendus sourds par le vacarme et l'eau dans les oreilles, mon frère était déjà prêt. Il me lâcha une vanne idiote sur la coupe ou la couleur de mon maillot, moi seul pouvais comprendre qu'il était très nerveux.

Quelques jours plus tard, alors que nous étions supposés dormir depuis longtemps mais savions, l'un comme l'autre, que le sommeil ne viendrait pas, je me lançai :

- Tu penses à quoi ?

- À rien... Ce Valdes, c'est vraiment un con.

- Pourquoi ?

- Tu sais, Joseph m'a dit qu'avec mille francs, tu peux vite en avoir cinq cents de plus, en même pas une semaine.

Je n'aimais pas Joseph. Dans la même année, mais plus âgé que nous, il entretenait une petite cour de fascinée par sa grande gueule, son arrogance avec les profs, sa brutalité envers les élèves.

- Et alors ?

- Ben... Valdes ne voulait pas me les prêter, les mille balles, pourtant je les lui aurais rendus avec cent, peut-être deux cents de plus.

- Quoi, tu lui as piqué le billet ? C'est pas vrai ! Et en plus ton truc, c'est même pas sûr.

- Mais si, c'est Joseph qui le dit.

- Joseph il en sait rien, il fait juste de son nez...

- Qu'est-ce que t'en sais ?

- T'es complètement dingue !

- Ta gueule, c'est pas tes oignons !

Mais la semaine suivante, à la récréation, alors que je faisais le détour par le couloir de l'étage pour éviter un groupe de grands qui me faisaient des misères, je vis Valdes devant le bureau du préfet. Il était assis sur un banc, penché, le regard vers le sol. À ses côtés se trouvait sa réplique en adulte. Taille massive, cheveux épais coupés en brosse, lunettes bon marché tombant sans grâce

sur le nez, même chemise à carreaux. Tous les deux dans la même position, les coudes sur les genoux, des gouttes sur le front. Je les dépassai sans dire un mot. Valdes ne leva pas les yeux. Au bout du couloir, je m'arrêtai. Je voulais lui dire quelque chose mais quoi ? Depuis la conversation avec mon frère, je tournais et retournais sans cesse la question : en parler à nos parents ? Ils n'auraient pas compris. Raisonner mon frère pour qu'il rende le billet ? Il ne l'avait sans doute plus. Inutile de tenter quoi que ce soit, d'autant que, depuis cette histoire, il était plus colérique que jamais. C'est à ce moment que je me rendis compte, avec plus d'acuité que jamais, que dans ce genre de situation, on est souvent seul.

Cette histoire est toujours là en moi, quelque part entre le cerveau (je pense trop) et l'estomac (je ne digère pas très bien). Nous ne revîmes plus Valdes, jamais. Et jamais plus je ne parlai de cela avec mon frère, ni d'ailleurs avec personne.

IL

– Allô, Monsieur Talato, monsieur... Paul ici, je suis une personne qui a besoin de conseils.

– Oui, je sais. Parlez maintenant.

La voix était grave et lente, on entendait le souffle d'un homme âgé.

– Je voudrais vous demander, il s'agit de mon logement, je voudrais changer, mais je ne trouve pas. Pourtant j'ai cherché, j'ai écrit des lettres. La dame de la société dit toujours non, et depuis peu, elle ne me répond plus.

– Vous lui avez écrit des lettres ? Et, en tout cas, avant elle vous répondait ?

– Oui, mais plus maintenant.

– Alors vraiment, on peut faire quelque chose pour vous, et la voix ajouta, mais si vite qu'il ne fut pas sûr d'avoir compris : « C'est le retour de l'étraimé. »

- Vous pouvez faire quelque chose par téléphone ?
 - Absolument, mais ça ne marche pas toujours, et ça prend longtemps, vous aller payer beaucoup d'argent à la compagnie, vraiment.
 - Quelle compagnie?
 - Mais du téléphone ! Ah oui, beaucoup, beaucoup.
- Il n'osa pas lui expliquer les subtilités du plan tarifaire « Happy time YS » de Vanessa, d'autant plus qu'il était déjà seize heures treize. Monsieur Talato reprit :
- Présentement, vous êtes dans quel quartier ?
 - Pas loin de la gare du Midi.
 - Alors allez au café Tétouan, sur le boulevard de Stalingrad ; installez-vous à une table au fond, mangez un peu, prenez les pois chiches, ils sont très bons, ou la soupe aux lentilles, et attendez.
 - Mais ça va coûter combien ?
 - Les lentilles c'est pas cher.
 - Oui, mais la visite chez vous ?
- Mais déjà, Monsieur Talato avait raccroché. Tant mieux, il était exactement seize heures quinze.

Le Tétouan, un établissement comme beaucoup dans le quartier : un grand comptoir à l'entrée, des victuailles colorées dans des plateaux en inox et, derrière les serveurs moustachus, une série de photos collées aux murs en guise de menu. Une clientèle de toutes les origines, belge exceptée ; pas d'alcool, des assiettes énormes à petit prix. Il commanda des pois chiches et une soupe aux lentilles. Il s'installa à côté d'une famille marocaine qui achevait un grand plat de poulet-frites avec du thé à la menthe. À une table voisine, presque face à lui, un grand Africain se curait les dents. « Cet homme est presque tout noir », se dit-il : pantalon de training, veste, mais aussi la peau, avec des reflets bleus aux joues, aux tempes, sous les arcades sourcilières et à l'intérieur des oreilles. Seuls se détachaient, sur cette noirceur abyssale, un bonnet parme, des rayures violettes aux épaules et le long des jambes de son survêtement, des babouches pointues jaune citron

aux pieds, dont l'un agité d'un léger tremblement. Les yeux un peu vitreux, les bras croisés, la bouche tirant vers le bas. Était-il arrivé avant lui ? Sans doute, toujours est-il que, par intermittence, il lui jetait un œil désabusé, de sorte que leurs regards finirent par se croiser.

– Monsieur Talato ?

– Non.

– Ah, excusez-moi.

L'homme détourna la tête et reporta son regard sur l'animation de la rue. Une femme passa derrière une poussette avec un bébé dans son dos... Dix minutes s'étirèrent, les enfants marocains avaient commencé une partie de foot sur la table avec des petits pois. L'homme le fixait à nouveau :

– Vous le cherchez ?

– Qui ça ? Ah, monsieur Talato, le professeur ? Oui, enfin non, c'est lui qui... Nous avons rendez-vous, finit-il par avouer à mi-voix, en espérant que la famille ne l'entende pas.

Sans qu'il ait aperçu le moindre serveur, ni entendu de commande, un café au lait s'était matérialisé devant l'homme. Celui-ci prit plusieurs sucres, tourna avec application dans le verre, le porta à ses lèvres, puis se mit à souffler dessus pour le refroidir et à aspirer pour boire, en alternant, avec un bruit insupportable. Enfin il posa son verre et se leva. « Venez », dit-il, et ils sortirent sans payer. Au moment de franchir le seuil, l'homme rota : « Trop chaud », commenta-t-il simplement, et ils furent dans la rue.

Ils s'arrêtèrent devant une maison de maître sur le boulevard Le-monnier qui avait connu des jours meilleurs. Il frappa à la porte, elle s'ouvrit tout de suite. Un enfant d'une dizaine d'années le dévisagea. Il se sentit rougir, franchit le seuil en baissant la tête, voulut prendre congé de son guide, mais celui-ci avait disparu. Il suivit le gamin dans une cage d'escalier qui n'était pas très différente de la sienne : à chaque palier des chaussures en pagaille, des jouets en plastique rouge et jaune. Au dernier étage, le gamin continua tout droit. Dans une cuisine aménagée sous les combles,

une femme africaine pelait un oignon. Elle ne lui accorda pas un regard. Le gamin lui indiqua de prendre à gauche. Au fond du couloir, une porte entrebâillée, il frappa et entra.

Une mansarde peu meublée, un lit recouvert d'un drap blanc, à côté une TV posée sur un frigo. Un lino usé au motif de parquet à l'anglaise ; aux murs un chromo montrant une nature morte, un tapis de prière, un texte en arabe imprimé sur un mouchoir, une horloge comme dans une école ; au plafond une lampe à branches multicolores en aluminium des années '50. Derrière la porte, dans l'angle, un homme jeune, trop jeune pour l'image qu'il s'en était faite, assis en tailleur, vêtu d'une sorte de peignoir bleu roi orné de coquillages et de petits miroirs cousus à même le tissu, circulaires, de différents diamètres et entourés d'une corolle découpée dans du carton orange, comme des renoncules. Il enleva ses chaussures, ainsi qu'il le faisait lorsqu'il avait encore des voisins, des Marocains, qui l'invitaient à boire du thé les jours de fête, et s'assit face à lui, s'accroupit plutôt, avant de reculer d'un bon mètre pour s'appuyer à la cloison, comment était-il possible de rester dans cette position sans support pour le dos ?

L'homme lui demanda son nom, sa voix était plus claire qu'au téléphone et son français plus incertain. Il ne donna que son prénom, Paul, avec une pointe de regret à la pensée que ce petit mensonge, cette vérité omise, puisse compromettre la qualité de l'entrevue. Le professeur Talato (si c'était lui) le transcrivit laborieusement sur un petit carton, de droite à gauche, dans des caractères qui lui semblèrent arabes. Ensuite il ouvrit un cahier d'écolier en assez piteux état, le feuilleta jusqu'à trouver une page blanche et l'invita à poser sa paume dessus. Avec un bic, il en suivit le contour puis, l'ayant prié de retourner la main, reporta sur le papier les différentes lignes de la paume, sans que l'effet de miroir parût le gêner. Paul avait été obligé de se rapprocher pour cette opération. Autour de l'homme flottait une odeur un peu âcre, poussièrè et épices, mais très vite son dos et ses genoux lui intimèrent

une femme africaine pelait un oignon. Elle ne lui accorda pas un regard. Le gamin lui indiqua de prendre à gauche. Au fond du couloir, une porte entrebâillée, il frappa et entra.

Une mansarde peu meublée, un lit recouvert d'un drap blanc, à côté une TV posée sur un frigo. Un lino usé au motif de parquet à l'anglaise ; aux murs un chromo montrant une nature morte, un tapis de prière, un texte en arabe imprimé sur un mouchoir, une horloge comme dans une école ; au plafond une lampe à branches multicolores en aluminium des années '50. Derrière la porte, dans l'angle, un homme jeune, trop jeune pour l'image qu'il s'en était faite, assis en tailleur, vêtu d'une sorte de peignoir bleu roi orné de coquillages et de petits miroirs cousus à même le tissu, circulaires, de différents diamètres et entourés d'une corolle découpée dans du carton orange, comme des renoncules. Il enleva ses chaussures, ainsi qu'il le faisait lorsqu'il avait encore des voisins, des Marocains, qui l'invitaient à boire du thé les jours de fête, et s'assit face à lui, s'accroupit plutôt, avant de reculer d'un bon mètre pour s'appuyer à la cloison, comment était-il possible de rester dans cette position sans support pour le dos ?

L'homme lui demanda son nom, sa voix était plus claire qu'au téléphone et son français plus incertain. Il ne donna que son prénom, Paul, avec une pointe de regret à la pensée que ce petit mensonge, cette vérité omise, puisse compromettre la qualité de l'entrevue. Le professeur Talato (si c'était lui) le transcrivit laborieusement sur un petit carton, de droite à gauche, dans des caractères qui lui semblèrent arabes. Ensuite il ouvrit un cahier d'écolier en assez piteux état, le feuilleta jusqu'à trouver une page blanche et l'invita à poser sa paume dessus. Avec un bic, il en suivit le contour puis, l'ayant prié de retourner la main, reporta sur le papier les différentes lignes de la paume, sans que l'effet de miroir parût le gêner. Paul avait été obligé de se rapprocher pour cette opération. Autour de l'homme flottait une odeur un peu âcre, poussière et épices, mais très vite son dos et ses genoux lui intimèrent

de retourner contre le mur. Pendant ce temps, monsieur Talato constellait le dessin de signes légers, des traits et des virgules, comme pour lui donner figure plus intéressante. Ensuite il se mit à psalmodier, Paul crut reconnaître son prénom amalgamé à des phrases en langue étrangère entrecoupées de mots passe-partout en français : « maintenant », « en effet », « en tout cas » ou moins usuels, comme « protocole ». Il remarqua le foulard palestinien autour du cou, les innombrables colliers en perles de bois et coquillages qui l'entravaient comme des chaînes, les pieds nus à la plante si claire dépassant du vêtement, les bouteilles de verre et de plastique contre le mur, certaines pleines de ce qui ressemblait à du sel, d'autres contenant une mixture plus complexe, avec des grumeaux en suspension, le ventilateur de bureau dont les pales, tournant au ralenti, communiquaient comme un frémissement aux pages écornées du cahier.

– Pourquoi ici vous ? Votre problème, il est où ?

La langue était approximative, fallait-il regretter ou préférer l'imprécis de cette élocution ?

– Je cherche un logement, je suis seul.

Pourquoi avoir ajouté cela ? Il fallait être prudent, ne pas en dire trop. Son oncle lui avait raconté qu'à Manage, un rebouteux et diseur de bonne aventure, dans une caravane en bordure de la ville, tirait ses prédictions des confidences de ses patients et ses conseils de leurs épanchements. L'homme, égrenant les perles d'un de ses colliers tel un chapelet, commença à parler à voix basse :

– Il y a beaucoup d'opportunités, si vous tenez bon vous allez avoir ce que vous voulez ; celui qui fait ça, il doit avoir ça... Votre isolation c'est à cause de vous-même... Il faut être dans les critères, vous comprenez, il y a des personnes qui sont dans la même situation que vous... Il y a plein de personnes, ils s'en sont sortis parce qu'ils ont tenu bon, vous vous faites isoler par les personnes. »

Le ton était monocorde, les petits miroirs lui renvoyaient leurs éclats furtifs.

– Vous vous isolez, vraiment, une fois que vous êtes dedans la société, je ne sais pas ce que je vais dire... Quelqu'un de serviable, il faut être patient, que vous le voulez ou pas... D'accord, si vous êtes malade, ou en bonne santé, il faut rentrer dans les critères, ça veut dire la loi... Vous n'avez pas d'argent, personne pour vous aider, ce n'est pas que vous qui êtes dans la même situation, d'autres parfois ils se sont mis à faire, ils ont eu du courage, en effet.

Il s'arrêta. Un instant, derrière la cloison, Paul entendit un énergique bruit de râpe à légumes, puis une femme se mit à chantonner.

– Vous avez souffert, vous avez contracté des gens... Même se lever le matin, tout est difficile dans ce monde ; ce qui est bon, ce qui n'est pas bon, c'est à la personne de le construire, ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire. Il y a des personnes qui vous aiment, oui, des personnes qui pourraient vous aider, pas très loin, et d'autres que vous ne connaissez pas et qui ne vous connaissent pas et sans le savoir elles travaillent pour vous. Vous êtes un peu enfermé, vous parlez pas de votre vie, non, vous avez pas de confiance, vous devez vous libérer de ce que vous avez. Vous êtes en train de souffrir... On peut pas savoir. On voit la personne, oui, on la voit, elle est bien habillée, bien nourrie, ce que tu souffres, c'est dedans, si vous le parlez pas, on peut pas savoir, il faut être ouvert, tout le monde est pas pareil... Une famille... ou un ami qui n'est même pas ton ami. Il y a des milliers, des milliers qui sont venus poser leurs problèmes... Chez eux, ils peuvent le résoudre, ça dépend des cas.

Monsieur Talato reprit tout à coup la feuille avec l'empreinte de sa main et ajouta trois petites barres à la hauteur de l'auriculaire, puis deux au bas de la paume.

Paul eut un regard vers le lanterneau, puis vers le lit et sa courtepoinette tel un hâtif catafalque, le frigo au pied duquel, comme pour un départ en catastrophe, un sac de sport de marque Nike traînait, entrouvert. Il se dit que ce monsieur Talato n'était pas celui qu'il avait entendu au téléphone, qu'il en existait sans doute

plusieurs, en différents endroits de la ville, que c'était peut-être une chaîne, des Monsieur Talato franchisés, comme les Aldi, les Carglass ou les Tonton Tapis, avec une centrale d'appel unique, qui proposait des tarifs promotionnels, à l'instar de Vanessa, protection contre les dangers, vingt euros, trente-sept euros pour le retour de l'être aimé, super pack impuissance sexuelle/infidélité/problèmes de travail soixante euros, réduction le week-end.

– On peut arrêter ici, dit le professeur Talato qui avait dû percevoir une baisse de concentration.

– Ah, non, ça ne suffit pas, pas du tout, et je fais comment moi, pour ma maison ?

Il se sentait à nouveau en colère. Le professeur répondit :

– Oui, mais on parle de quelque chose qui va dans le sens inverse, arbitrairement. Arbitrairement, reprit-il, il avait l'air ravi de ce nouveau terme qui venait d'éclorre sur ses lèvres. Je suis en travail avec des gens en Afrique, loin. Il y a des problèmes que si j'arrive pas à les résoudre, je le vois immédiatement... C'est des problèmes, un peu cons. Il y a des fous qui disent moi je vais pas mourir. Alors j'ai pas de solutions. Il y a des malades, il y a des malades, moi je peux pas guérir ça, je peux le voir. C'est pas moi qui fais le travail, moi je consulte, c'est à eux de faire, vous comprenez. Moi j'ai la possibilité de consulter ceux qui savent, vous pas. Je suis obligé de dire que je peux pas, quand je peux pas, mais eux, là-bas, très loin, en Afrique, ils peuvent. Il faut avoir confiance, elle est pas loin, non pas loin, voilà, on peut s'arrêter là.

Paul regarda l'horloge, mais les aiguilles étaient toujours à la même place. Il dut se lever pour sortir un billet de sa poche, puis un autre, une plus petite coupure, et les tendit au professeur qui ne bougea pas et baissa les yeux : « Posez ça sur le tapis », dit-il simplement.

– Et pour le logement, je fais comment ? insista-t-il, dans l'espoir que la vue de l'argent éclaircisse celle du devin.

Monsieur Talato leva la tête et le fixa intensément, puis dévia les

yeux de quelques centimètres, à la hauteur de son oreille gauche. Paul regarda derrière lui, il n'y avait rien sur le mur : une peinture à la chaux, des fissures et des traces de salpêtre, mais quand il se retourna vers monsieur Talato, celui-ci, entre le pouce et l'index, tenait une petite boule à neige en verre. Il tendit le bras pour la lui mettre sous le nez. Ses longs doigts bruns eurent un tressaillement, et de la neige se mit à tomber sur un paysage minuscule de ville stéréotypée, un gratte-ciel, un pont, un manège forain, une locomotive.

– Vous avez écrit, c'est bien. Vous espérez une réponse, un mot de trois lettres. Vous attendez, c'est le protocole, un petit mot... Il viendra. La roue tourne, et votre logement vous le verrez souvent avant de comprendre qu'il est pour vous, au moins six fois, il y a une colline à grimper, pour cela un escalier, c'est une petite maison tout en haut, avec un petit jardin devant. Une serrure à ouvrir, une porte à pousser. Un mot de trois lettres. Voilà, c'est fini.

Il lui montrait la porte maintenant et ce n'était plus tout à fait le même homme, il était plus vieux, avec une voix qui s'était mise à ressembler à celle du téléphone.

Paul sortit de la pièce, perturbé. Dans le couloir, la femme berçait un nouveau-né. Il n'avait pas demandé au professeur comment s'effectuait le remboursement de ses vingt-cinq euros en cas d'échec. Il aurait pu déchirer les billets en deux et en conserver la moitié, comme dans les films policiers. Il ne comprenait pas l'histoire de la boule, la foire, le pont, la neige... Le train, il connaissait. Mais le langage du professeur Talato devait comporter sa part d'images à interpréter. L'escalier à gravir, celui de sa solitude, parce que des marches, il en gravissait assez, la porte à pousser, d'autres efforts... Il fallait y mettre du sien.

Rentré chez lui, il n'alluma pas. Le passage des convois, irréguliers mais rassurants, suffirait à éclairer ses pensées, soutenues par, tchac-atcac, tchac-atcac, tchac-atcac, le roulis monotone des

roues sur les rails.

Une nouvelle lettre à Rose Merlot, du service des Attributions, s'imposait pour tâcher d'obtenir la chambre au-dessus de la colline. Le soir même, il s'y attela :

« À Madame l'attachée du service attribution,

Madame,

Ce n'est pas la première fois que j'introduis une Requête en vos Services.

Voilà maintenant vingt-trois ans que je postule pour un logement. Votre prédécesseur, Monsieur Vanoverstraten, a bien voulu m'expliquer les règles qui président à l'attribution, je m'en souviens comme si c'était hier :

Vous procurent deux titres :

1. Recevoir, de son propriétaire, une fin de bail. Pour cela, Madame Merlot, il faudrait que j'aie un bail mais, depuis dix-neuf ans, je loue à la même personne sans avoir signé de papier, et je ne suis même pas sûr qu'elle soit la vraie propriétaire, je crois qu'elle-même loue à quelqu'un d'autre.

2. Être une personne seule avec un enfant à charge. Je suis seul mais je me suis toujours considéré comme étant précisément dans ce cas, ayant un enfant, moi-même, à charge et ce, depuis ma naissance. Mais Monsieur Vanverstraten m'avait expliqué que ça ne comptait pas.

3. Avoir dans son ménage au moins une personne handicapée. Je suis en bonne santé. J'ai songé un moment à me couper la jambe, en la laissant traîner sous l'un des trop nombreux trains qui passent

sous ma fenêtre, mais j'ai eu trop peur. Une hache du Brico à la main, j'ai envisagé de m'enlever le pied, mais je tremblais tellement que la lame s'est détachée du manche et en retombant dans l'évier a brisé une assiette plus deux verres à moutarde Amora. Je ne suis pas arrivé à choisir de quel doigt je pourrais me priver, et je doute que l'ongle soit suffisant (ou peut-être pour un seul titre ?).

4. Décision de placement. Là, je n'ai pas compris, je suppose qu'il ne s'agit pas de jouer en bourse.

5. Être victime d'une cause naturelle ou sociale entraînant la perte inopinée du logement occupé. Mais les tempêtes sont rares sous nos latitudes, Madame, les tremblements de terre aussi. Il y a parfois des sortes de tornades non loin de chez moi, au pied de la barre de la rue des Tanneurs, mais bon... On dit aussi que l'eau monte à la côte, et que la fonte des glaces nous promet du tourment. D'ici que la mer revienne à Bruges et, ne s'y arrêtant pas, nous arrive à Bruxelles, je serai trop vieux, mort qui sait.

Toujours d'après votre prédécesseur, chaque année d'inscription vous fait gagner deux titres et là, je ne pouvais que me réjouir : j'ai donc droit à quarante-six titres, pensais-je avec candeur jusqu'à ce que mon voisin – ni de palier ni d'immeuble, personne n'habite plus ici, je le croise sur le boulevard de Stalingrad et il cherche aussi – me signale que sans doute des milliers de gens devaient se trouver dans mon cas, et certains en plus placés, ou avec personne à charge.

Je n'ai donc aucune chance. Alors, Madame, que faire ? J'ai remarqué que, pas très loin de chez moi, rue de la Roue, se terminait un immeuble de logements sociaux. Ce n'est pas qu'il me plaise tellement, à vrai dire il est plutôt laid, disons que deux décennies passées dans une maison de maître, même en ruine, m'ont rendu très classique. La nouvelle construction est informe, les fenêtres très grandes sur d'absurdes balcons obliques peints en rose et

pour voir quoi ? Mais c'est mon quartier et même si leur vue m'in-supporte, je me suis tellement habitué au bruit des trains que je n' imagine pas dormir dans le silence.

Je n'ose espérer que vous accepterez de donner suite à ma re-quête, Madame, mais non serait trop dur à entendre, alors j'at-tends de vous un signe, rien qu'un mot, un petit mot. (Songeant à monsieur Talato il écrivit : « de trois lettres », puis barra.)

Votre dévoué, Paul *** »

ELLE

Elle a gueulé à Linda : « Toi tu descends ici, et moi au prochain, on reste en contact. » Linda a pris sa valise en pleurnichant et, sur le quai, a fait un signe de la main comme pour un long voyage. Le train a démarré. Elle se sentait très fière, très maîtresse d'elle-même et tout. Mais après, ça a été super dur : elle avait à peine dit au revoir à Linda qu'elle a vu Tom et son drôle de copain, ils étaient descendus aussi à Midi, ça lui a flanqué un coup. Et le plus moche était à venir : un peu plus loin sur le quai, une dizaine de gamines super choux mais visiblement déçues trépignaient, habil-lées avec la même nuisette qu'elle dans La Roue lors de l'épisode de la douche, avec une pancarte : « JESSE ON T'AIMENT !!! »

Le train est passé sur un pont, a longé une grande roue comme à la foire du Trône, puis est entré dans Bruxelles. Presque dans les maisons : elle voyait l'intérieur, des gens qui avaient l'air de s'en foutre que le train passe dans leur salon, avec parfois une ampoule allumée. Puis un tunnel, « Bruxelles-Central » a annoncé une voix, c'est quoi ce truc de ouf, à Paris y a pas de Paris-Central. Elle est descendue, et alors plus de réseau, plus de batterie, rien, elle en aurait pleuré.

– Pour revenir à Brusselmidi ? elle a demandé à un monsieur à casquette qui ne l'a pas reconnue.

– Prochain train, quai en face, a répondu l'homme, avec un accent qui gratte. Le train est arrivé vite, elle a sauté dedans, enfin ce cauchemar allait cesser, un arrêt, elle allait retrouver sa famille, sa Linda. Il est parti tout de suite, elle est restée debout près de la porte et est sortie dès qu'il s'est arrêté.

Il n'y avait plus personne sur le quai, pas de fans en nuisette, pas de Tom ni de famille. Mais je suis où moi ? Les portes se referment, le convoi redémarre, merde, ce n'est pas une gare, ce n'est pas le Bruxelles du Sud. « Chapelle », à peine un arrêt de RER, et toujours pas de réseau, la panique revient. Et maintenant, je fais quoi ?

ON

On vous le dit, là-haut tout est clair, tout est net. Les petits convois, sur la liaison Nord-Midi, s'enchaînent en douceur. Tout est sous contrôle, tout va bien, une assez belle ville finalement, vue de haut. Ah, si tout pouvait se passer comme ce midi un peu trop chaud de mi-août, miaou... Les petits chats sont antipathiques, ils font bien plus de dégâts que nous. Pourtant ils sont aimés, on les chouchoute, dans des maisons chauffées, avec de la pâtée, des croquettes et du produit contre les puces, ils vivent vieux et dorlotés. La mort d'un chat ? Mais c'est terrible pour certains... Alors qu'un pigeon mort, quelques plumes sur l'asphalte, un œil vitreux et du duvet au vent, rien, notre mort ne fait pas de tort. Il faudrait qu'on nous dise, qu'on nous explique, ou qu'on puisse donner notre avis, mais personne n'en veut. On ne nous consulte jamais, on nous méprise, alors que notre connaissance de la ville, notre sens inné de l'instant – et notre point de vue élevé – font de nous des experts.

Quand le gouvernement belge décida, en 1903, de procéder à la jonction des gares Nord et Midi, c'était de l'inconséquence, mais

aurait-il pensé à nous consulter ? S'était-il préoccupé des frais ? Non ! L'État était riche, on trouverait l'argent, il suffirait de planter de l'hévéa, d'ouvrir une mine à ciel ouvert, au Katanga ou ailleurs, d'engager mille nègres, de manier la chicote. Avait-il considéré la durée ? Un demi-siècle, deux guerres mondiales, quelques expositions universelles, un krach boursier ! Avait-il songé aux destructions, aux quartiers éventrés, aux maisons abattues, aux pauvres gens bannis ? Peut-être, mais que voulez-vous, relier, c'est détruire un peu, un agenda haussmannien derrière l'infrastructure.

Maintenant que, dans la douleur, elle est enfin achevée, cette jonction Nord-Midi, qui la remarque ? Qui dans son ensemble l'appréhende ? Qui mieux que nous peut juger de cette cicatrice profonde, de ces stigmates sans miracle ? Le pékin ordinaire, qui l'arpente au ras des pâquerettes, jauge un viaduc par-ci, un tunnel par-là ; une volée de pignons à jamais aveugles, trois gares intermédiaires, dont deux, « Congrès » et « Chapelle », en souffrance, un lot de rustines sur une chambre à air défraîchie. Un skatepark, un boulevard, quelques espaces publics transpercés de trémies et de grilles de ventilation, les pièces éparses d'un puzzle encore à assembler.

Vu de là-haut tout est clair, le décor, les hommes, leurs actions. Sentez cette odeur de frites, de mazout et d'asphalte fondu. Voyez cette petite fille sur le quai qui fixe le bitume en comptant ses pas. Voyez cet homme qui se dirige vers un vieil immeuble, courbé sous le poids de sa valise — ou du remords. Voyez la foire du Midi, ses glapissements et ses rires, la Grand-Roue comme une bicyclette géante. Voyez les trains, ces convois miniatures qui sans relâche arpentent la jonction, comme la navette sur le métier à tisser, surgissent de sous les auvents du Midi pour disparaître avant la gare Centrale. Voyez les gens qui en descendent, à la Chapelle justement. La majorité de ces voyageurs ont un but et savent où ils vont. Jamais plus de deux ou trois personnes dans cette gare maudite où tous les convois passent mais peu s'arrêtent.

Voyez cette enfant qui saute du wagon alors que les portes se referment, cette jeune femme en noir qui, alors que le même train s'éloigne, reste prostrée sur le quai.

VOUS !

Architecte ! Vous aviez choisi le plus beau métier du monde. Jadis – il y a longtemps il est vrai – vous aviez été un étudiant surdoué, un stagiaire attentif, un jeune artiste dont l'élégance n'avait d'égale que l'ambition. Le grand Mies, ce calviniste austère, l'immense Corbu, ce fasciste prétentieux, le colossal Koolhaas, cet affairiste cynique, n'avaient qu'à bien se tenir ! Vous alliez bouleverser les codes, faire couler autant d'encre que de béton. On vous invitait à prendre position dans les médias, à donner des conférences, à pérorer à Venise, sinon à bavasser au MIPIM, ce salon de l'immobilier qui est à la biennale ce que la Dernière Heure est Monde.

Ensuite vous aviez, avec beaucoup de pragmatisme, conclu une association opportune avec votre ancien professeur, ce vieux renard friand de combines, rongé de politique et proche de la retraite. Vous aviez, à ses côtés, dans son ombre avouez-le, mené une carrière honorable – bien que sous-payée. Il fallait attendre. Trois décennies de construction plus que d'architecture, le regard clair mais les tripes embrouillées, pestant en privé de rester le numéro deux.

Vous étiez loin d'imaginer – et sans doute le professeur Talato, qui a un don surnaturel et s'occupe aussi d'aide aux entreprises, aurait pu vous prévenir – que le vieux, opiniâtre comme une tique, allait s'accrocher à son crayon et son équerre, citant à qui voulait l'entendre les centaines de l'architecture, les très verts Wright (nonante-deux ans) ou Pompe (cent et sept). Vous laissant dépité et second couteau dans cette triste cuisine.

Vous n'aviez pas davantage vu venir, alors que vous alliez vieillissant, les jeunes loups de l'agence, de vingt ans vos cadets, plus versés dans le design process que dans le full managing – que vous-même aviez préféré autrefois à la très ringarde composition. Qui vous pousseraient gentiment dehors le jour même de l'enterrement du vieux, vous substituant à votre maître dans le rôle du senior à abattre, pire – alors que le corbillard avait à peine tourné l'angle : vous ravalant au rang du loser qui n'a pas su s'imposer. « Votre temps est révolu mon cher, nous avons entre les mains une structure usée qu'il convient de moderniser à coups de planning assistants et de HR supervisors. »

Mais quoi qu'ils en pensent, quoi que s'imaginent ces cadors de l'architecture au bras de leurs poules de luxe ou au volant de leurs coupés décapotables anthracite, vous n'êtes pas encore mort. Aigri sûrement, usé sans doute, refroidi peut-être, mais ne dit-on pas que c'est la température de la vengeance ?

Convoqué un beau matin par le quarteron sur le sentier du coup d'État, vous vous êtes présenté la mine basse, le teint gris, le cheveu poivre et sel en bataille, la cravate en déroute. À leur proposition risible de mise à la retraite forcée, à leur mesquinerie sans fin de primes au rabais, vous n'avez opposé qu'une condition pour quitter le navire, avoir la permission d'achever un projet auquel vous avez prétendu tenir : « Il est déjà au stade du dossier d'exécution », avez-vous lâché avec la voix de l'agneau plaidant sa cause au loup. « Je suis le seul à en connaître tous les rouages, je le couve depuis le berceau. Il ne faudra que quelques mois pour en achever plans et métrés descriptifs. Je quitterai l'agence ensuite, voici ma lettre de démission. » Puis vous avez ajouté, il y avait des trémolos dans votre voix : « Je garde cependant l'espoir que vous m'engagerez par la suite, en architecte indépendant, pour assurer le contrôle du chantier. Je vous ferai des conditions... » Les quatre jeunes loups vous ont laissé repartir la queue entre les jambes, se réjouissant par devers eux de la bonne nouvelle. Il faut dire que ce

dossier, la construction d'un immeuble de logements sociaux rue de la Roue, était un vrai calvaire. Un terrain minuscule, un budget de rien du tout, le train à un jet de pierre. Ajoutez à cela le programme, du logement social ! Rien de valorisant, pour des honoraires de franciscain. « Le social, voilà bien un département de l'agence que nous pourrions fermer au plus vite ! Quelle aubaine de voir ce pauvre... ce brave type achever cette misère dans son coin. »

Mais s'ils avaient vu, la porte à peine franchie, le sourire éclairer votre mine ! Car vous avez votre idée et vous retournez au travail ; votre esprit bouillonne et échafaude force plans, vous ne voyez pas le temps passer et déjà la journée s'achève :

– Alors Jean-Marie, on renoue avec les bonnes vieilles charrettes d'antan ?

– Non, non, ne vous inquiétez pas, juste quelques bêtises administratives à boucler !

Et vous voilà seul, dans la nuit qui avance, face à ce projet que vous êtes le seul ici à maîtriser tout à fait. Le social n'intéresse plus personne, même du temps du vieux il servait à boucher les trous entre des commandes plus profitables. Pour vous aider, quelques stagiaires immatures se sont succédé, pour de courtes périodes, rebutés par la rigueur du budget, votre éternelle mauvaise humeur, les façades ternes et répétitives de projets produits comme on extrude du plastique : sans état d'âme.

Mais celui-ci, La Roue, cinquante logements pour le Foyer Bruxellois, à l'angle des rues de la Roue et du Poinçon, est un dossier compliqué et depuis le début, on ne sait pourquoi, vous y avez mis tout votre cœur. La présence du chemin de fer en viaduc à la hauteur de la gare de la Chapelle, la proximité de bâtiments hétérogènes – d'époque comme de style –, l'orientation défavorable et la forte densité du programme ont conduit à des gabarits différenciés, tentant pour une fois le raccord avec le voisinage discontinu. Peut-être avez-vous vu dans ce projet complexe comme un

ultime pied de nez à votre carrière sans qualité ? Un chef-d'œuvre ? Non, vous n'en avez plus les capacités. Les architectes qui négligent l'architecture sont comme l'acier qu'ils utilisent : d'abord glacé et sans concession, clair et tranchant, prêt à l'effort. Terni ensuite à l'usage, émoussé ou aigri. Rouillé enfin, par manque d'entretien, de cette corrosion trop profonde qui freine l'adhérence et ne s'efface jamais.

Il n'y avait plus de place pour un feu d'artifice, vous vous êtes contenté d'une œuvre honnête, toute en nuances et variations. À commencer par l'empilement des étages qui ne sont pas, comme à l'habitude, identiques et alignés verticalement. Les niveaux inférieurs sont en retrait, incurvés – envers et contre tous les canons esthétiques de l'agence, qui prônent l'orthogonalité comme vertu cardinale et privilégie les réponses simples sous couvert de minimalisme – ils tentent d'échapper aux nuisances du sol et fabriquent de l'espace public face à « Recyclart », cette association sans but lucratif, ludique et culturelle qui squatte les locaux désaffectés de la gare. Les étages les plus hauts sont aussi en recul parce qu'ils bénéficient des toits-terrasses. Entre ces extrêmes, les niveaux intermédiaires tâchent, comme ils peuvent, de se forger une identité. Et c'est là que votre vengeance s'élabore.

Votre première idée avait été plus radicale, plus violente aussi : face à l'affront, il fallait que périsse cette jeunesse infatuée, et d'une manière plus sanglante que la vôtre s'en était allée. Vous aviez, à la grande époque, quelque peu fricoté avec des ferrailleurs de la Basse-Sambre. Ces gens-là ont le sens de l'honneur et, pour une somme à quatre chiffres, vous égarent un rival insoumis dans une tonne de béton. Il eût été facile, par ce biais, de faire découvrir à ces prétentieux, pour la première fois de leur carrière de coureurs de cocktails, l'intérieur d'un coffrage et les arcanes de l'étrésillon. Ceux qui usent du glaive périront par le glaive. Mais il vous a semblé que des repréailles personnelles, visant directement ces freluquets pommadés, ne seraient pas dignes de

vous. En outre, d'autres seraient venus, tout aussi assurés, tout aussi jeunes, en vagues, des gens comme vous au même âge... Non, ce dont vous avez été spolié dans cette attente sans fin, hors la jeunesse, ce n'est pas seulement la reconnaissance. Que vous reste-t-il, sur le plan pécuniaire, de ces trente-cinq ans d'activité ? Meubles et immeubles confondus, pas même une maison, perdue après un divorce désastreux – à juste titre prononcé à vos torts –, une caravane à Dinant en zone inondable, quelques actions en chute constante, de chocs financiers en mercredis noirs. Quasi rien en banque, une vie de labeur pour pas grand-chose. Il fallait que votre dernier coup, s'il ne fût d'éclat, vous assure du moins une retraite, cette pension qui, pour les indépendants, se situe aux antipodes des délices de Capoue.

Sous le faisceau nu de votre lampe de bureau, vous parcourez ces plans, maintes et maintes fois corrigés. Au premier niveau de cet immeuble qui en compte douze, il n'y a pas de logements ; on est trop près du sol, au ras de la terre, du bitume plutôt. C'est un rez, mais entre le chemin de fer tout proche au sud-est et les immeubles des rues de la Roue et du Poinçon, on s'y sent presque enterré. Dans un sursaut de générosité – parce qu'il y en a aussi dans ce chant du cygne –, vous n'avez pas voulu y faire vivre des gens. Ne s'y trouvent qu'un petit local, de quoi installer une association ou une wasserette, du parking et les deux halls, assez vastes pour ce type de logements, de belles entrées qui se développent sur deux étages. Rien d'autre ? Ah si, il faudrait ajouter des locaux à vélos et un petit couloir, servitude au bénéfice de la salle de sport adjacente, faisant office de sortie de secours. C'est tout ? Non, n'oublions pas cette porte ménagée entre un des halls et son local à vélos, qui d'une manière abrupte ouvre sur un escalier assez raide montant on ne sait où. Enfin, vous le savez, vous, où aboutit cette volée austère en béton ! Elle traverse le bâtiment et débouche à l'arrière dans une cour surélevée. Sise au premier étage, cette cour éclaire une grande pièce, commune à tous les habitants – vous ne nous aviez pas habitués à tant de libéralité –,

, et les premiers appartements. Ceux dont la situation est la plus ingrate, à l'arrière, ont été traités en « duplex inversé », c'est-à-dire que les chambres sont en bas, c'est elles qui devront affronter les redoutables mitoyens, encore très présents à cette hauteur, tandis que les pièces de séjour seront au niveau supérieur. La complexité de vos dessins initiaux servira vos desseins ultérieurs. Contrairement aux blocs d'habitat social que votre agence a su produire avec la régularité et l'ennui d'un métronome, coulée continue de planchers, de murs, de cloisons et de châssis tous pareils, répétitions infinies de locaux identiques et de couloirs sombres, la faiblesse des honoraires étant compensée par celle des études, cet immeuble-ci vous l'avez voulu très varié. Les paliers de chaque cage d'ascenseur du premier étage comportent trois portes – pour le même nombre d'appartements – ceux du deuxième, sept, du troisième au septième, six, puis trois au huitième et deux au neuvième et dernier. Des typologies de logements très variées donc, adaptées aux niveaux et à leurs vues respectives, de sorte que, jusqu'au dernier jour du chantier, vous serez le seul maître de cet imbroglio. Votre ancien mentor n'aurait jamais toléré ces frasques dépensières, allez donc gagner de l'argent avec tous ces plans différents ! Mais l'immeuble a été conçu pendant les derniers sursauts du mal qui allait l'emporter, et vous avez profité de cette vacance de pouvoir pour vous distraire un peu.

Autre élément utile à votre machination : eu égard à la densité, certains appartements sont disposés uniquement à l'arrière. Le département Prévention du SIAMU, Service d'Intervention et d'Aide Médicale Urgente, c'est-à-dire les pompiers, s'est montré intraitable : « Comment voulez-vous que nous posions nos échelles pour aller secourir ces pauvres gens ? » Impossible de négliger l'avis du commandant Verschueren, dont la moustache n'aurait pas toléré l'impertinence d'une dérogation. Bref, il avait fallu ajouter un escalier de secours à l'arrière, et l'urgence de l'intervention se trahissait dans l'indigence du raccord : une série de volées droites qui démarrait de la cour – elle-même accessible

par l'escalier dont nous avons parlé tout à l'heure – pour s'élever jusqu'au cinquième et évacuer, en cas de sinistre, les malheureux habitants de l'arrière.

C'est autour de ces deux axes, complexité et accessibilité, que s'articule votre petite vengeance. Mais en est-ce une ? C'est plutôt justice que vous rendez, que vous vous rendez. Trois décennies de production acharnée de béton et d'espaces, même médiocres, valent bien une part du gâteau ! Il vous aura suffi, à la fin du chantier, de débarquer un week-end de Pentecôte avec deux ouvriers polonais, de ces artisans tellement polyvalents qu'on dit qu'il carrellent d'une main pendant qu'ils plafonnent de l'autre, de monter au palier gauche du cinquième étage, celui à trois portes, de choisir celle ouvrant sur l'appartement avec évacuation tout en haut de l'escalier de secours, de faire démonter cette porte, puis boucher la baie avec des blocs de plâtre. Ceux-ci, ensuite enduits et peints, n'ont laissé aucun souvenir de l'accès initial.

Qui procéda à la réception des travaux ? Bien évidemment l'entrepreneur, ou plutôt son représentant – qui n'ayant pas directement suivi l'avancement des travaux n'en avait qu'une notion très vague –, ensuite le maître d'ouvrage – qui ne se souciait que de voir ce bâtiment habité au plus vite – et vous, le représentant de l'architecte, vous qui aviez modifié en dernière minute les plans « as built », c'est-à-dire les documents fournissant l'ultime indication à tous de ce qui a été construit, vous qui aviez carrément effacé de la mémoire des hommes et du papier cet appartement du cinquième étage, un tour de passe-passe magnifique, vous qui aviez accordé – sur plan mais non dans les faits – un peu plus d'espace aux logements contigus, de sorte que le fameux appartement 5 C a disparu de toute liste, de tout métré, de tout inventaire.

– Il y a combien d'appartements encore à La Roue ? demande madame R. Merlot, du service des attributions du Foyer Bruxellois, en charge de cet immeuble – de même que de celui de la rue des

Tanneurs, de l'autre côté des voies.

– Cinquante-neuf a dit monsieur l'Échevin du Logement lors de l'inauguration, mais je n'en ai que cinquante-huit.

– Oui, c'est possible, je ne sais plus, en tout cas il y a cinquante-huit clés. »

Les ouvriers polonais avaient également modifié la quincaillerie du châssis de la terrasse, depuis laquelle on arrive à l'escalier de secours, le munissant d'une ouverture à clé par l'extérieur et d'une clé à barillet, et toujours durant ce prolifique week-end, avaient fait disparaître toute trace de l'appartement – ces gens-là sont très ingénieux, ne dit-on pas qu'il réparent une fuite tout en vous mettant une nouvelle isolation – sur les tableaux de fusibles et de compteurs, en pontant les installations d'électricité d'eau et de gaz, non sur celles d'autres appartements, ç'aurait été du vol manifeste, mais sur les arrivées collectives d'énergie. Les Polonais n'ont pas besoin, après quarante ans de communisme, qu'on leur fasse un dessin pour comprendre que c'est le collectif qui vous ruine et non l'individu.

Bref, l'appartement 5 C n'existe plus, si ce n'est pour vous, l'architecte, et quelques individus qui pour être européens n'en vivent pas moins aux confins de l'espace Schengen, et quelques pigeons qui, de là-haut, voient tout mais ne disent rien.

Vous voilà donc propriétaire d'un appartement, modeste mais bien dessiné, avec une splendide terrasse, desservi par un escalier quasi privé. Bien sûr, il faudra monter à pied, ça maintiendra la condition physique, et être poli avec les voisins devant lesquels vous passerez, qui vous prendront pour un original que l'ascenseur intimide.

Pour fêter ce qui n'est rien de moins qu'une accession gratuite à la propriété, par ce très chaud après-midi d'août, vous décidez de rendre visite à la foire du Midi voisine, avec l'intention à peine

avouée – fantasme très classique d'architecte – de contempler votre immeuble d'un point de vue inattendu. Vous prenez place dans la file de la Grand-Roue, juste derrière un groupe de femmes hilares et voilées, très élégantes, chaperonnées par un homme en training, maigre, mal rasé et les joues creuses. Une colonnade en faux marbre bleu, tronquée pour accueillir des buis taillés de la taille d'une pastèque, forme le fond du décor. En vous installant dans la nacelle, vous méditez sur la faible hauteur de son garde-corps qui, dans le bâtiment, ne serait jamais acceptée par les services de sécurité. Vous ne pensez pas un seul instant que c'est votre dernière réflexion d'architecte, votre dernière réflexion tout court !

JE

Dans mon bureau fermé à double tour, j'ouvre la valise et je regarde les billets. Il y en a beaucoup, dix ans de détournements patients. Mais ce n'est rien au regard des répercussions que cette histoire de billet a dû avoir dans sa vie. Est-il toujours, quelque quarante ans plus tard, en train de payer cette disparition, comme moi mon silence de jadis ?

J'ai cherché sur internet. Dans cette école qui prétendait faire de nous des hommes, la pédagogie en vigueur imposait l'usage exclusif du nom de famille. Ou bien était-ce nous qui anticipions sur la volonté de nos enseignants ? Toujours est-il qu'il ne me restait que son patronyme : « Hé, Valdes, tu viens jouer avec nous ? Dis, Valdes, tu sais ce que Peeters a dit ? » Des Valdes, il y en a des milliers ; mais en tapant « Valdes Bruxelles », je suis tombé sur un Valdes rue de la Chapelle, dans l'ouest des Marolles. « L'oiseau ne tombe jamais loin de son nid », disait ma mère. J'ai été voir, à tout hasard, comme qui a perdu ses clés commence par les chercher sous le réverbère parce qu'on y voit plus clair. Eh bien, incroyable mais vrai, j'ai trouvé mon Valdes ! Dans un immeuble de loge-

ments sociaux hideux, un bâtiment du Foyer Bruxellois construit il y a cinquante ans. Manuel, il n'y a pas de doute, c'était bien son prénom. Quel bunker ! On n'y allait pas par quatre chemins à l'époque ! Ce n'est pas parce que je vends des antiquités que je déteste le modernisme, mais parce que tout me répugne dans ces volumes anonymes du social d'après-guerre, cette banalité rituelle, ces abstractions de béton. Deux barres rigides réunies à angle droit, huit étages et hop, pas moins de trois cents logements, un bon millier de personnes, j'espère qu'elles ne sont pas allergiques au bruit du train.

Je suis allé vérifier : ses nom et prénom sur la sonnette, cinquième étage, quatrième appartement côté cursive, j'ai même été jusqu'à sa porte, avec la peur de le croiser, mais non il ne me reconnaîtrait pas... À même pas cinq cents mètres de l'école Robert Catteau ! Maman avait raison.

TU

Aujourd'hui ton jeu a quelque chose de particulier ; il y a un truc, un gros truc qui doit se passer, tu le sens. C'est un Grand Jeu, un Spécial, il flotte dans l'air comme une excitation, ce n'est pas que l'orage à venir, la canicule qui se convulse en éclairs au loin, il y a aussi ce nombre, trois cent trente-trois, tu ne les choisis pas toujours aussi forts. Il doit te donner plus que d'habitude. Quoi ? Plus. Comme la fois où tu étais tombée sur ce pigeon blessé, sous une voiture, une chance pour lui, pour toi que tu l'aies vu à temps. Ce jour-là, tu avais choisi cent et onze, un-un-un, mais aux derniers pas, à cent et sept, sous le pont de la rue des Tanneurs, rien d'intéressant à l'horizon, rien que les murs constellés de tags officiels, ceux que ton frère déteste et surcharge de ses initiales minables. Au dernier pas, toujours rien en vue, tu avais tenté un bond, un improbable entrechat, comme ceux de Kimberley, elle suit un cours de danse et la ramène sans arrêt à la cour de récréa-

tion, tu étais mal retombée. Assise sur la bordure du trottoir, le pied tordu, en larmes. Le pigeon te fixait de sous la voiture. Tu l'avais emporté dans ta chambre, cette bosse palpitante sous ta robe, personne ne s'en était aperçu. Il faut dire qu'à l'époque, ta mère ne quittait plus son divan et ses médicaments, c'était juste après la disparition de ton père, elle vous laissait seuls, ton frère et toi, les voisins regardaient le sol en te croisant dans le couloir, comme si tout ça avait été de ta faute. Dans sa caisse sous le lit, le pigeon, lui, ne jugeait pas. Tu avais prévenu ton frère : « Si tu entres dans ma chambre j'te tue ! ». L'assistante sociale était venue voir si « tout allait bien ». Tu lui avais dit d'un air angélique : « Madame, c'est ma mère qui me garde ou moi qui garde ma mère ? » C'était idiot de provoquer, surtout avec le pigeon qui commençait à aller mieux. Il s'était envolé une semaine plus tard, tu n'avais pas pleuré ; dans ton quartier il y a toujours un pigeon pas loin, peut-être est-ce lui...

La porte à peine claquée, les yeux clos, tu pivotes sur toi-même trois fois jusqu'à être désorientée, puis tu ouvres les paupières : c'est toujours une surprise. Qui peut te renvoyer dans l'immeuble d'où tu sors, c'est déjà arrivé. C'est presque le cas aujourd'hui, mais pas tout à fait : tu pars vers la façade et tu ricoches, boule de billard, sur la fenêtre qui est direct à côté de la porte. Heureusement, devoir rentrer dans l'immeuble pour un Spécial, un qui compte double (et parfois triple), c'était pas gagné. Et le décompte commence : deux pas, trois cent trente et un, attention ! Calculer le même angle pour rebondir, comme aux billes, vers la Chapelle des Brigittines, ce drôle de monument qui frôle ton building. Tu n'as pas envie d'entrer dans ce lieu bizarre. Dieu merci, ta direction n'est pas celle de leur porte, tes pas sont lents, parce qu'il faut les compter, trois cent vingt-deux, nouveau rebond contre la façade moderne en fer rouillé. Pourquoi construit-on en rouillé ? C'est comme si les bébés naissaient avec une tête de vieux. Tu évalues la nouvelle direction, elle te conduit droit sur le tunnel qui fait office d'accès à la gare de la Chapelle. Nouveau péril, celui-ci

se prolonge vers la rue de la Roue. Si tu entres, deux cent vingt-deux, tu vas ressortir et te retrouver sur le territoire des skateurs, le beau bouclé aux cheveux d'or, tu te sens rougir, transpirer aussi et ce n'est pas que la chaleur, à pile deux cents dans le tunnel. En face, tu vois le jour à l'autre bout mais il te reste, cent nonante-cinq, assez pour se perdre au-delà de la place, au-delà du beau jeune homme, mais tout à coup cent nonante et un, au bout du tunnel, le rectangle de lumière s'obscurcit, un homme assez corpulent est entré. Tu le reconnais, c'est l'oncle de monsieur Valdes qui, comme toutes les semaines, vient lui rendre visite. Il gare toujours sa belle voiture assez loin, comme s'il craignait de l'exhiber devant son neveu, qui habite un studio à ton étage mais dans l'autre aile, celle avec la cursive. Il s'appelle aussi Valdes, c'est normal, c'est le frère de son père, il paraît qu'ils ont aussi le même prénom, Manuel. Cent quatre-vingt-sept, il s'est arrêté pour donner quelque chose à la petite dame qui fait la manche à l'entrée du tunnel, adossée au mur. Elle prend la pièce, elle ira sûrement la boire au café pas loin. Ces deux épaisses silhouettes font assez d'obstacles pour te faire tourner à angle droit, direction les escaliers qui rejoignent les quais. Il y a trente-trois marches, en haut tu es à cent quarante-sept. Le quai est désert, tu prends à gauche, c'est là qu'il est le plus long. Tu ne peux pas raccourcir le pas, ce serait tricher. Tu entends la triste annonce « train en passage ». Il y a des milliers de trains qui passent tous les jours sur la ligne avec cette ritournelle et pas plus de vingt qui s'arrêtent. Quatre-vingt-huit tu continues à avancer, plus lentement parce que tu aperçois la fin du quai et le panneau d'interdiction d'aller au-delà, ce petit bonhomme noir sur fond blanc encerclé de rouge. C'est dangereux de quitter le quai (encerclé de sang ?), l'année passée il y a un jeune qui s'est fait prendre par un Thalys parce qu'il était allé taguer dans le tunnel, quatre-vingt-un. Le train « en passage » te croise dans un bruit déchirant, un cochon qu'on égorge, septante-deux, tu as peur, tu es presque à l'arrêt. Tu ne peux absolument pas faire demi-tour, pas pour un Spécial, ce serait tout perdre (quoi ? L'amour, la chance), mais s'engager entre les rails

ce serait... Et alors que tu es presque au bout, voilà qu'un convoi s'arrête à ta hauteur, le fracas de l'autre te l'avait caché. Une porte s'ouvre en face de toi, tu fais quoi ? Tu n'hésites pas, tu montes dans le wagon, direction l'inconnu, il te reste soixante-huit pas, tu les fais en courant, dans le train, à l'envers, heureusement il n'y a presque personne, excusez-moi, comme une flèche, le train est toujours immobile, vingt-quatre, vingt-trois, c'est sûr qu'à la gym, tu aurais dépassé Kimberley, treize, douze, à sept tu entends la sonnerie qui avertit de la fermeture des portes, six, cinq, quatre, trois, deux, un, tu sautes sur le quai alors que les portes se referment.

Sur le mur du nouveau bâtiment du Foyer Bruxellois, celui qui est construit de l'autre côté de la gare et pour lequel ta mère a fait une demande d'attribution, ce machin bizarre avec des balcons en envol comme des oiseaux, parmi d'autres inscriptions qui rayent le pignon, tu saisis un mot : « Elle ».

ELLE

Le quai est désert : gare de la Chapelle. Que faire, sans portable, sans connexion, dans cette ville de Belgique absurde, pleine de gares. D'autres trains passent, aucun ne s'arrête. Elle se retourne, à l'autre bout du quai, il y a une petite fille, même pas une ado, enfin presque, c'est des gamines hystériques de son âge qui passent leur temps à lui courir après. C'est aussi son public, alors elle remet ses lunettes noires, même pour cette petite qui s'avance. Quelque chose dans cette démarche lente mais assurée lui fait penser à quelqu'un... à elle-même, enfant. Il n'y a pas si longtemps et très longtemps, un peu trop grosse, avant ce régime qui lui avait tant coûté ; les cheveux frisés, avant qu'elle ne les lisse et les teigne en blond ; une robe rose, avant qu'on lui dise que le noir était plus classe. Elle et ses douze ans, les boutons et les grimaces de tout près face au miroir, l'élastique qui serre, elle avait toujours

trop chaud. Dans la cour de l'école, à Bobigny. Tout lui revient, les hurlements des mecs, leur timidité cachée sous la vanne vulgaire, le sifflet des pions, les intrigues et les grimaces des grandes, leur mépris, la peur continuelle et la honte sans raison, la sueur qui lui coulait dans le dos comme une ligne.

La petite s'est approchée et la regarde comme si elle voulait la manger, ah oui, ils ont aussi La Roue, les Belges. Mais non, ce n'est pas cette mine enamourée des fans qui poireautent à la sortie du studio et qui ont l'air de lui demander la lune, ni le genre de ceux qui ne veulent pas, par snobisme, la reconnaître et feignent l'indifférence. C'est elle qui est désarmée face à cette gamine qui lui rappelle tant de choses. Alors, juste à la gauche de la belle fri-mousse, de ce regard clair qui ne la lâche pas, elle voit un mot écrit sur un mur : « Amie ». Dans son quartier, les murs aveugles des barres de logement sont souvent décorés par les municipalités, en mal d'imagination, de petites phrases idiotes ou de mots de ce genre, mais celui-ci, allez savoir pourquoi, lui plaît. Elle s'approche de la fillette, s'incline. Pas trop, elle se souvient qu'à l'époque elle détestait les adultes qui, pour se faire bien voir des enfants, se penchent comme si vous étiez naine, puis vous parlent comme si vous étiez débile. « Bonjour, je m'appelle Jessica et je suis perdue. »

Disparition

En mille neuf cent soixante-neuf, Georges Perec publie un bien curieux livre aux éditions Gallimard : « La disparition ». Certaines personnes en ont terminé la lecture sans se rendre compte que la confiscation de la lettre « e » était l'objet même du roman.

C'est la question qui nous occupe : peut-on faire disparaître impunément quelqu'un, sans que nul ne s'en aperçoive, sans que rien ne change, un souffle sur l'étang, une ridule à la surface de l'eau qui s'épuise et déjà s'évanouit ? Dans le cas présent, il s'agit à

peine de quelqu'un, il est vrai : un architecte était, voilà qu'il n'est plus. Qui s'en inquiéterait ?

Infidélité et négligence l'ont brouillé avec sa famille, aigreur et rancœur avec ses amis. Il clôtura une activité professionnelle médiocre sur un dernier chantier, qui s'en souciera ? Personne. Personne pour l'avoir vu s'évaporer sur la foire du Midi par un après-midi trop chaud, dans une attraction désuète qui n'attire plus qu'enfants et nostalgiques. Le guichetier de la grande roue, à la peau parcheminée et au cou protégé d'une épaisse écharpe violette malgré les trente-six degrés, n'a pas levé les yeux, trop appliqué à aligner, dans une caisse en plastique, ses pièces et ses jetons ; pour lui c'est une main ordinaire, poisseuse comme les autres, qui lui a tendu un billet de cinq euros. Son frère, qui place le public dans les différentes nacelles, opération délicate qui demande de l'équilibrage, s'affairait avec mollesse mais concentration à compenser des femmes énormes par des enfants braillards.

Seul un gamin qui léchait distraitement une barbe à papa, un enfant issu de l'immigration comme on dit, avec une casquette à l'envers et des chaussures fluorescentes, a été surpris de voir ce vieux s'asseoir tout seul dans une nacelle. Mais quand la roue a achevé les six tours à son train de sénateur, le garçon était parti depuis longtemps, attiré par plus bruyant, plus clinquant, plus rapide : l'établissement d'autos-scooters SCHOOLAERTS, son plafond de néons polychromes et son décor de science-fiction habilement rehaussé d'amazones gainées de cuirasses moulantes et échancrées.

Personne donc pour tirer des plans — c'est le cas de le dire — sur la comète concernant l'évaporation de notre homme. Mais pour qui serait tenté de le faire, sachez que si l'architecture n'est pas un métier à risque — sauf pour la tension, le cœur, les yeux, le dos et l'estomac —, on ne s'y fait pas que des amis, surtout dans ce type d'agence où les embrouilles sont plus nombreuses que les

chefs-d'œuvre, les trahisons, monnaie courante et les sommes en jeux, gigantesques. On pourrait donc, sans se laisser déborder par l'imagination d'un feuilletoniste, se le représenter trempant dans une affaire louche, un pot de vin alloué pour une autorisation de bâtir, un état d'avancement refusé ou indûment accepté, un compromis banal qui aurait suscité la rancœur, voire la haine, d'un constructeur ou d'un homme politique, persuadés à tort ou à raison qu'il serait la cause de leur ruine. Une sombre affaire immobilière qui verrait notre homme finir perforé ou immergé dans la chaux, forcé à manger son poids en amiante, broyé à Quenast entre deux quintaux de petit granit.

En tout cas, il disparaît, il s'évanouit, il s'évapore dans un nuage de graisse à frites ou de croustillons. Il n'est plus.

Si vous cherchez la clé de l'énigme, vous serez perdus. Et voici un indice pour vous égarer davantage : certains affirment avoir vu un vieillard à la peau sombre, grand et voûté, enturbanné comme quelque merveilleuse comédienne, vêtu d'une sorte de caftan constellé de petits miroirs, tout marmonnant dans ses multiples colliers de coquillages, s'installer en même temps que lui dans la grande roue mais juste à l'opposé, comme les pôles sur la sphère, pour le même voyage antipodique et circulaire.

Bref, jusqu'au bout, jusqu'à la fin de ceci, l'orchestration de cette fantaisie pour lampions et nacelles gardera son mystère.

JE

« Manuel Valdes » sur la sonnette, une porte sale parmi d'autres, je suis monté à pied et je souffle un peu, il n'y a plus de vent, comme le calme avant la tempête, cette chaleur, cet orage qu'ils annoncent depuis des jours et qui ne se déclenche pas. Je dépose la valise juste devant l'entrée, bien à plat, je l'ouvre pour

que les billets soient bien visibles, je sonne, j'entends la sonnerie à l'intérieur, puis je file comme je suis venu : par la cage d'escalier de secours. Le temps qu'il arrive à la porte j'ai disparu. J'ai payé ma dette.

TU

Kimberley bout de rage : non seulement Jessica n'est pas venue – pourtant ses copines en étaient sûres, c'était sur Facebook, elle devait arriver par le Thalys de 15 heures 24, tu parles d'un tuyau crevé, elles avaient l'air de quoi avec leur affiche pour personne, mais en plus ces pétasses ont prétendu que c'était sa faute à elle. Et pourquoi je te demande ? Parce que tu nous fous la poisse, et toute façon t'es trop jeune, la roue tourne, allez dégage ! Ah, les salopes ! Elle hâte le pas, elle veut rentrer chez elle, au plus court, par la rue Terre-Neuve, mais pour ça, il faut traverser la foule de la foire qui suit bêtement le boulevard, quelle connerie la foire, tous ces gosses et les parents encore pire, elle a enlevé la nuisette, si sa mère la voyait, elle pleure presque, non, elle pleure vraiment. Elle aimerait tant avoir une copine, une amie, une vraie, saisir sa chance. Et à cet instant, elle la voit, Assia, ce pot de colle de la rue des Tanneurs, qui, devant la sortie de la gare de la Chapelle, donne la main à une grande, une vraie grande toute en noir, habillée comme une star.

IL

Là, à dix-sept heures, dans sa chambre, il n'en peut plus de chaud, c'est normal quand on sait que son pignon, le fameux mitoyen tranché par la jonction, a reçu et accumulé depuis tant de jours le soleil de cet été caniculaire. La fenêtre, grande ouverte sur la rue immobile, ne lui apporte aucune fraîcheur, il sent pourtant que c'est le moment. Dehors, les coups de tonnerre d'un orage

invisible se mêlent au bruit des trains, à la musique, aux cris de la foire. Il descend les escaliers, lentement, sort, prend à droite rue de Terre-Neuve. « Terre neuve ». Il faut écouter les signes, a dit le professeur Talato, une nouvelle terre, c'est ce qu'il lui faut. Dans l'axe de la rue, tout au bout, la grande roue tourne, en douceur. Les fenêtres sont ouvertes, même aux premiers niveaux des maisons aux façades ternes. Une musique lui parvient : « Saisir sa chance / Saisir sa chance », grince la chanteuse qui veut qu'on l'aime. Sur le boulevard se traîne une foule moite. Devant l'établissement « Big Ben Palace », un écriteau proclame : « Always a winner ! » Des lettres au néon rose dans le style de Las Vegas. Il s'approche des machines à sous, de leurs absurdes râteaux pour pièces de monnaie, au va-et-vient régulier de respirateur artificiel. Saisir sa chance, il n'a pas d'argent pour ça, pour gagner quoi ? Une souris rose de la taille d'un ours, un ours mauve de la taille d'une souris ? La Grand-Roue, à gauche, est comme un temple en mouvement, flanquée de deux grenadiers bleus sur des chevaux cabrés, la bouche ouverte. Leur message : « Allez monte ! ». Il hésite, se tourne d'un côté et de l'autre comme s'il fallait demander conseil. Derrière lui, une vendeuse de caricoles, molle et voûtée sur une passoire galvanisée, ressemble à un escargot. Les gens défilent sous ses yeux, indifférents. Tout à coup il y a une détonation, un cri de femme, quelques hurlements puis des rires, un ballon a explosé. C'est pour lui, le signal. La grande roue s'est arrêtée, des gens descendent. Il achète un billet à cinq euros, avec les vingt-cinq du professeur cela fait trente, ce n'est pas trop pour saisir la chance d'une nouvelle vie, et monte dans la nacelle qui s'élève aussitôt pour marquer une pause au sommet. Il n'y a pas, la ville est belle, menacée d'éclairs. Il allonge les jambes, se masse les genoux en soupirant. Peut-il dire : c'est ma ville, mon lieu, mon quartier ? Sa jonction en tout cas, ses voies, ses rails, son tchac-atcac, tchac-atcac, tchac-atcac. Il les aime mais n'en peut plus, n'en peut plus, n'en peut plus. Un bruit grêle, ses pieds ont heurté un objet métallique : un petit trousseau de clés avec une étiquette en plastique rose : « Rue de la Roue, 5e ». Droit devant lui, au-delà

du chemin de fer, au-delà de sa propre maison de la rue Basse, mais dans la même direction, il aperçoit un morceau de façade du nouvel immeuble de la rue de la Roue. Il retrouve cette étrange silhouette, à chaque tour, six fois ; puis la roue ralentit et s'arrête. Au moins six fois...

À peine descendu, comme un automate, il reprend la rue de Terre-Neuve, mais cette fois ignore la rue Basse et continue jusqu'au bout. Au moment de traverser sous les voies, encore une hésitation : et si tout ça n'était qu'un rêve ? Mais au sortir du tunnel, alors qu'il aborde l'immeuble, la main serrée sur les clés, il découvre la façade blanche et ses énormes balcons roses. Sur le pignon, parmi tant d'autres mots qu'on a placés là sans ordre ni logique apparents, il relève l'inscription « ICI ». Il repense au professeur Talato : le mot de trois lettres, la maison, l'escalier, la porte à ouvrir. Des portes, en voilà, dont l'une, vitrée, mène à un escalier. Il la pousse, elle est ouverte. Au bout de la première volée, une autre porte, il accède à une cour surélevée. L'escalier qui démarre à sa gauche et qui, à l'extérieur, longe la façade puis disparaît dans un angle, lui fait l'effet d'une évidence, la maison sur la colline. Il monte avec l'assurance de celui qui n'a plus de doute. Machinalement il compte les marches, soixante-sept. Tout en haut, il y a une vaste terrasse, de larges fenêtres. La clef tourne avec désinvolture dans la serrure. Il fait le tour de l'appartement, il est parfait : une chambre, une salle de bains, une grande pièce avec une belle vue, meublé sans excès. Il n'y a rien dans les armoires. Le soleil qui, sur les murs, tente une dernière incartade, est dévoré de nuages noirs. Le lit est confortable, les draps neufs et frais. On ne voit pas les trains, on les entend. Allongé, la tête sur un oreiller moelleux, on distingue encore les toitures de la ville. À cet instant, l'orage éclate et il s'endort.

VALDES

VALDES

Valdes est content, sa visite de courtoisie à son neveu Manu s'est bien passée, mieux que d'habitude. Parfois il le trouve de méchante humeur, et même le plus doux des vins doux qu'il ne manque jamais de lui apporter, qu'ils sirotent à deux en parlant de tout et de rien, ne suffit pas à l'apaiser. Ah la troisième génération ! Toujours à se plaindre ! Manuel Valdes, c'est son homonyme. Ils ont le même prénom – une idée de son frère – mais tout les sépare. Et par ce temps orageux, il y avait le risque qu'il s'énerve, monte sur ses grands chevaux, à propos du foot – il supporte le Barça, quelle idée ! – à propos du climat, de la vie chère, de la voracité des propriétaires, récrimination qui ressemble à une insinuation : lui doit vivre dans un immeuble du Foyer Bruxellois alors que son oncle se paie Ixelles. Mais aujourd'hui il l'a laissé serein, un peu embrumé par le vin, prêt pour une sieste que tous les trains de la jonction ou les coups de tonnerre à venir ne perturberont pas.

Comment son neveu peut-il encore vivre dans ce quartier ? Bien sûr, c'est celui de son enfance, de la sienne aussi d'ailleurs, et il dispose d'un logement social, mais quand même, cette triste course et tout ce béton, tellement sinistre. Lui-même n'y revient presque jamais, seulement pour ce neveu dont les parents sont rentrés en Espagne. Il se sent redevable de quelque chose, allez savoir quoi. Il refuse de penser que c'est par gentillesse. « Vous êtes gentil », lui dit-on souvent, il n'y croit pas, bien que de tous les prix reçus, celui qui lui a fait le plus plaisir fut celui de camaraderie, son premier prix, qui a inauguré une longue série de récompenses, jusqu'aux plus récentes distinctions académiques,

Voilà longtemps que ses parents à lui, les grands-parents de son neveu, sont retournés aux Asturies où, blancs, secs et ratatinés, ils ont pris la relève de leurs propres aïeux sur le banc de la place. Alors pourquoi revenir ici ? Sans doute la seule occasion d'approcher les lieux de son enfance, outre le marché bio de la rue des

Tanneurs et les spectacles des Brigittines que sa femme et lui, en bons professeurs d'histoire de l'art à l'université, fréquentent deux, trois fois par an. Mais il ne reconnaît plus ces espaces d'où la gentrification – qu'il pratique lui-même à Ixelles – chasse progressivement la misère un peu plus près du rail et des ponts. En sortant de chez Manuel il a cru croiser... allez, comment s'appelaient-ils encore, ces jumeaux tellement dissemblables dont le père tenait une boutique d'antiquités au Sablon ? Lui, c'était le sympathique du tandem, avec cet œil improbable, aussi discret que son frère était teigneux. Il a tellement vieilli, tout comme lui-même sans doute, mais la vie est plus cruelle pour certains. Une valise à la main, tout rouge, il fixait le sol, et heureusement, qu'auraient-ils eu à se dire ? Serait-il lui aussi resté captif de l'ombre du Palais de Justice ? Il lève machinalement la tête pour retrouver la silhouette familière de l'œuvre de Poelaert, jamais très loin de ces quartiers. Et cette chaleur ! Entre les éclairs, le ciel noir matelassé de blanc remue comme un troupeau de moutons affolés.

Alors, il y a d'abord un grand calme, vingt secondes de silence absolu, comme si l'entrée en scène imminente de l'orage avait fait taire jusqu'aux bruits de la ville, des ambulances qui arrivent sirènes hurlantes à l'hôpital Saint-Pierre, de la foire du Midi toute proche. Puis le vent se met à souffler, il voit un tourbillon se former au-dessus de la plaine de jeux, la tornade se déplace, violente, emmenant avec elle poussière, feuilles mortes et papiers gras, continue vers les coursives qu'il vient de quitter. Il y a trois éclairs comme les coups au théâtre, mais sans tonnerre, et les premières gouttes commencent à tomber. En même temps, des espèces de flocons d'un blanc sale tournoient dans le ciel. Juste avant la pluie, Valdes parvient à gagner sa voiture stationnée de l'autre côté du pont. Il s'engouffre sans souplesse à l'intérieur, mais Dieu sait pourquoi, une inscription sur un mur retient son attention : « Toi ». Au moment de lancer les essuie-glaces, il a le temps de voir deux de ces flocons, qui s'avèrent être des billets de cinquante euros, tomber sur son pare-brise, le balai les repousse preste-

ment sur le côté: « Toute cette pub, c'est vraiment n'importe quoi », se dit-il en démarrant sous la neige de papier.

IL

Le tourbillon, « d'une rare violence » dira la presse, outre des papiers, des caisses et des branches, a aussi, rue Basse, emporté les toits des deux dernières maisons avant le pont. « Les habitants ressortissent à notre critère 'victime d'une cause naturelle ou sociale' et seront donc prioritaires pour le relogement », a déclaré à la radio madame Merlot, du service des attributions de la société de logement Le Foyer Bruxellois. Mais pour notre ami, cela n'a plus d'importance. Là-haut, dans l'appartement du cinquième de l'immeuble de la Roue, il dort et, sur la terrasse, une centaine de billets en provenance de l'autre côté de la jonction, très exactement d'une valise maintenant vidée de son contenu, sont restés bloqués par la grille d'un conduit de ventilation. Ce sera pour son réveil.

PROFESSEUR TALATO incorporated

Bruxelles

Dans une maison décrépite du boulevard de Stalingrad, tout en haut sous les combles, un homme très âgé est assis au sol, sur un tapis d'Orient grenat dont la trame transparait par endroits. La chaleur est étouffante, mais la lucarne reste close, peut-être est-elle condamnée avec quelques clous pour ne pas qu'un mauvais vent l'arrache. D'ailleurs, un orage va éclater : les éclairs sont déjà là qui, sur le mur de plâtre écaillé, dessinent le contour de la lucarne. Le tonnerre viendra, la pluie aussi. Mais tout ça ne l'intéresse pas, il a les yeux fermés, comme s'il communiquait avec les esprits ou avec quelqu'un très loin, au-delà des vieilles villes d'Europe, villes d'eaux, de montagne, côtières, saintes ou d'histoire, au-delà des mers aux golfes clairs et aux reflets d'argent, au-delà des déserts brûlants, des bleds poussiéreux et des oasis, au-delà des fleuves fangeux et des forêts impénétrables, dans un pays équatorial, autrefois colonisé par les Belges et dont la rente, voire le pillage éhonté, avaient fourni en son temps les fonds sonnants et trébuchants indispensables pour s'offrir la jonction Nord-Midi.

Kalembelembe

Kalembelembe est un quartier populaire à cinq kilomètres du centre de Kinshasa. En ce dimanche de mi-août, il règne l'atmosphère habituelle au carrefour de la rue du Plateau : les échoppes sont ouvertes et les vendeurs comme les camelots se tiennent prêts pour la fin de la messe.

Le vieil Isidore Mukanga a quitté l'office un peu avant le terme, sans doute pour éviter que sa maigre carcasse ne soit bousculée à la sortie. En passant, il s'est arrêté devant la boutique de Faustin. Il a acheté un jeu d'enfant – des pièces dépareillées de genre Lego assemblées en un immeuble un peu kitsch, toit plat, balcons roses –, un petit train en plastique avec un segment de rail et un

ventilateur de bureau à piles de fabrication chinoise. Faustin l'a essayé : les pales tournent à peine, c'est que les piles sont faibles, avant de fourrer le tout dans un sac en plastique, Isidore a tendu un billet de cinq euros poisseux qui a fait l'admiration de tous les chalands : ce n'est pas tous les jours qu'on voit une somme pareille, surtout entre ces doigts tout tordus par l'arthrose.

Dans l'ancien entrepôt Mulatu, reconverti en église ACK – Assemblée Chrétienne de Kinshasa – le pasteur Willy a fini son prêche et s'éponge le front. Il a toutes les raisons de se lamenter : moins de deux cents personnes à son office ! En déduisant les musiciens, guitares, basse, orgue, percussions et quatre choristes dont la toujours très élégante mademoiselle Yolande, cela fait cent nonante fidèles environ ; les offices en français sont bien moins suivis que ceux en lingala ! Toutes les raisons de se réjouir aussi : la ferveur y était, il l'a bien senti lorsque, la main droite cramponnée à la nouvelle lisse en inox, la gauche est pour le micro, il a lancé à la foule recueillie et vibrante un ardent « Alléluia » ! Et la quête a été un succès, le montant, compté et recompté par ses assistants est, comment dire, appréciable vraiment : un paquet de francs congolais, quelques dollars et, une fois n'est pas coutume, un billet de vingt euros ! Qui a bien pu déposer une somme pareille ? Pas ses habituels paroissiens en tout cas, tous trop pauvres pour de telles largesses. Mais comme il le répète à l'envi à ses brebis : « Mon ministère croit dans la délivrance des âmes captives, et donc le temps des miracles n'est pas encore révolu. »

Le vieil Isidore est rentré chez lui, il s'est assis, a porté ses mains à ses tempes, puis a fait osciller sa tête de droite à gauche, comme s'il cherchait à la vider, ou à l'emplir de quelque message d'outre-mer. Ensuite, avec soin, il a disposé devant lui le train, le building en Lego, les a déplacés plusieurs fois jusqu'à trouver l'agencement adéquat, a allumé le ventilateur puis ramassé un peu de sciure de bois qui traîne sur le sol en terre battue. Pas beaucoup, une pincée qu'il a jetée en l'air et qui, dans le rayon qui s'infiltré entre les

planches disjointes de sa case, dispersée par le souffle des pales cacochymes, cette grande roue minuscule, scintille comme une poudre d'or.

ON

Nous, vous savez, cette histoire de jonction, ce conte de Noël pour estivants, on était au courant depuis le début... On avait tout prévu.

De là-haut, en quelques coup d'ailes, juste avant les nuages, on voit tout, on voit de tout.

En ce mois d'août finissant, la ville est comme une croix asymétrique, presque un T. D'est en ouest, la foire du Midi s'étire, de la porte de Hal jusqu'aux Arts et Métiers : rires, lumières, frites, larmes, croustillons. Du nord au sud, la jonction expose ses guirlandes de convois : départs, voyages, tchac-a-tchac, tchac-a-tchac, émotions. À l'intersection : la grande roue dont les nacelles, toutes garnies de lampions, montent sans cesse vers nous, à l'assaut du ciel, telles des feux d'artifice, pour se décourager ensuite et refaire un tour là-bas, au ras des pâquerettes, chez les hommes, chez vous. Plus rien ne nous émeut, plus rien ne nous étonne ! Alors un train qui disparaît dans un tunnel, un architecte qui s'évanouit dans le néant, deux nouvelles copines, une petite en collants roses et une grande toute en noir qui se racontent leurs secrets en se tenant par la main, un homme plus très jeune qui sourit en remontant vers le Sablon et dont les épaules, comme allégées d'un lourd fardeau, ont commencé à se redresser, un autre qui, dans un immeuble flambant neuf, rêve dans des draps frais, un Africain qui bougonne derrière une lucarne, et même un nuage de billets de cinquante euros, mélangés aux gouttes de l'orage, qui retombe avec indifférence sur un quartier qui ne déborde pas de richesse... Rien de bien prodigieux, le banal que d'autres prendraient pour

l'extraordinaire. On n'est pas plus émus que ça ! D'ailleurs, la larme à l'œil, ce n'est pas notre genre. On n'a jamais vu un oiseau pleurer ! On garde l'œil vif, clair, bien ouvert. On observe, légers, on roucoule, on est là. Mais, de tout façon, personne ne nous écoute, ni ne s'occupe de nous. On n'est jamais que des pigeons.

Pierre Blondel

PIERRE BLONDEL ARCHITECTES
7 place E. Flagey
1050. Bruxelles
02/649.81.81
pblondel@skynet.be
www.pblondel.be
s.p.r.l.